

CHAPITRE 12

LA MORT DE SA MAJESTE KIRILL VLADIMIROVITCH 1938

L'année 1938 arriva. Elle allait ajouter à notre peine la mort de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch...

Le grand-duc Wladimir Kirillovitch alla à Londres au début du mois de janvier pour continuer ses études à l'université. Cette fois-ci, il partit tout seul, mais il continuerait à loger chez l'Infante Béatrice. Pour Sa Majesté, la séparation fut très pénible. Il était fortement attaché à son fils, comme s'il avait une prémonition de l'imminence de la séparation définitive. Sa Majesté avait passé tout l'été et l'automne, et maintenant l'hiver, avec son fils. Chaque fois que Wladimir Kirillovitch lui disait qu'il s'en allait faire un court voyage, son père ne pouvait s'empêcher de lui poser ces questions, accompagnées de recommandations : « Où vas-tu ? Quand reviens-tu ? Avec qui seras-tu ? Sois prudent ! » Ces manifestations d'inquiétude paternelle étaient pénibles, mais Wladimir Kirillovitch réussissait à se maîtriser.

Au milieu de janvier 1938, Kira Kirillovna partit retrouver son fiancé à Potsdam d'où ils devaient se rendre à Dorn, où elle avait été invitée. Le vieil empereur (Guillaume II) s'était pris d'une grande affection pour elle et il voulait faire plus ample connaissance.

Pendant un certain temps Sa Majesté se retrouva tout seul. L'effet réconfortant des fiançailles fut suivi d'une période d'effondrement physique accompagné de dépression. Cet état était aggravé par la douleur persistante dans la jambe droite qui l'empêchait de dormir la nuit. Les tentatives faites par le docteur pour soulager la douleur restaient sans effet et les médicaments contre l'insomnie inefficaces. La douleur était causée par le blocage de la circulation sanguine associée à la sclérose. La douleur, l'insomnie et les efforts que faisait Kirill Vladimirovitch pour se dominer le rendaient nerveux et irritable. Toute sa vie, il avait été hypocondriaque et difficile à vivre quand il souffrait. Maintenant qu'il souffrait vraiment, son entourage était rempli de compassion, mais ne pouvait lui apporter que peu de réconfort.

En février 1938, Sa Majesté apprit la nouvelle de la mort du mari de sa soeur, le prince Nicolas de Grèce. Le prince était un peintre de talent et, pendant son exil à Paris, il avait consacré tout son temps à la peinture. La grande-duchesse Elena Vladimirovna portait l'entière responsabilité des affaires de la famille. Energique et douée d'un fort caractère, elle avait réussi à bien marier leurs trois filles : Marina avec le duc de Kent en Angleterre, Olga avec le prince Paul de Yougoslavie (le futur régent) et Elisabeth avec le comte allemand Tori. La mort du prince Nicolas qui faisait suite à la mort en novembre 1937, de la reine Marie de Roumanie, furent toutes les deux de grands chocs pour Kirill Vladimirovitch. Quand arriva la nouvelle de la mort du prince Nicolas, il dit avec tristesse : « Tous mes proches s'en vont ; il est temps que je parte. »

Au début de février, Sa Majesté se sentit mieux. Il passait le temps à rendre visite à des amis, à jouer au bridge et à se rendre à Dinard pour affaires. Un jour, alors qu'il revenait de l'un de ces voyages, il s'arrêta chez nous et eut la force de rester une heure et demie.

Kira Kirillovna rentra enfin le 15 février 1938.

A la mi-février, la douleur dans la jambe droite de Sa Majesté empira. Il se plaignit auprès de moi de son humeur dépressive et de ses graves prémonitions. Il fallait absolument lui remonter le moral. D'habitude, il me demandait de rester auprès de lui pour de longues périodes, prétendant que ma présence avait un effet apaisant, A vrai dire, quand il était seul, il ruminait et se laissait envahir par de sombres pensées. Cet état de choses se prolongea jusqu'à la fin février.

La grande-duchesse Maria Kirillovna arriva le 28 février 1938. Comme Maria Kirillovna Chevitch séjournait aussi à Saint-Briac invitée par Kira Kirillovna, Ker Argonid était plein d'entrain, ce qui eut pour effet de remonter le moral de Sa Majesté.

Le 2 mars, l'archiprêtre Basile arriva. C'était le deuxième anniversaire de la mort de Victoria Feodorovna et Kirill Vladimirovitch souhaitait que des offices du souvenir fussent célébrés à la villa ainsi qu'au mémorial. Sa Majesté trouva la force d'assister à l'office célébré à la villa.

Le 15 mars 1938, Kira Kirillovna partit pour Potsdam et Cobourg en passant par Paris où elle s'arrêta plusieurs jours. Elle devait revenir à Paris à la fin mars pour assister à une réception organisée en son honneur par le Parti Mladoross ainsi qu'à une autre réception donnée, aussi en son honneur, par l'émigration russe.

Le grand-duc Dmitri Pavlovitch et Kasem-Beg vinrent à Saint-Briac le 23 mars faire un rapport sur les projets du Parti Mladoross. Sa Majesté supporta deux heures de discussion avec eux.

En mars, il y eut une telle amélioration dans l'état de Kirill Vladimirovitch que son entourage reprit espoir. Malheureusement cependant, la grande-duchesse Maria Kirillovna dut repartir le 25 mars. Sa présence pleine de vie à la villa avait eu une influence si positive sur le moral de Sa Majesté !

Comme ma femme rentrait de Paris le 16 mars, Sa Majesté, qui se trouvait à Dinard pour affaires, me proposa de me conduire à la gare pour aller la chercher et nous ramener à Saint-Briac. En nous déposant chez nous, il resta prendre le thé. C'était rassurant de voir de quelle façon Sa Majesté supportait la fatigue et dominait sa douleur.

Le 27 mars, à Paris, Kira Kirillovna assista à la réception donnée par les Mladoross au cours de laquelle le métropolite Euloge lui donna sa bénédiction solennelle pour son mariage imminent.

Le 28 mars, à la grande joie de Sa Majesté, Wladimir Kirillovitch rentra de Londres pour passer Pâques à Saint-Briac, ou, plus exactement, ses vacances de printemps. Le bonheur régnait à la villa. Mendeleiev, le président du Comité pour l'organisation de la réception en l'honneur de Kira Kirillovna, arriva à Saint-Briac le 29 mars afin d'inviter Sa Majesté ainsi que Wladimir Kirillovitch à la réception. Je vis avec surprise et une grande joie Sa Majesté accepter l'invitation. Comme la réception devait avoir lieu le 3 avril, nous sommes partis en voiture le matin du 2. Nous avons atteint Paris sans incident. Sa Majesté se sentit bien jusqu'à la nuit où la douleur dans la jambe se fit à nouveau sentir et il ne put dormir. Le matin, comme la douleur persistait, il décida de ne pas aller à la réception. Je restai avec lui, si bien que la grande-duchesse et le Tsarévitch se rendirent tout seuls à la cérémonie. Malgré la déception causée par l'absence de Sa Majesté, la réception fut très animée. Kira Kirillovna fut profondément touchée par les attentions que lui témoignèrent les Russes, dont un millier environ étaient présents.

Sa Majesté rentra à Saint-Briac en voiture le matin du 4 avril. Peut-être parce qu'il venait de passer une journée et une nuit calmes au lit, la douleur avait diminué et il se sentait mieux. Le docteur Le Dantec examina sa jambe et constata un semblant d'amélioration. Malheureusement, le soulagement éprouvé à l'annonce de cette bonne nouvelle se révéla de courte durée.

Pour moi, cette période fut particulièrement éprouvante. Lorsque l'un de ses enfants était auprès de lui, Sa Majesté n'était pas trop pénible, mais quand il était seul, les choses n'étaient pas faciles pour moi. J'étais habituellement levé à 8 heures et, à 10 heures, j'avais fini de taper toutes les lettres à la machine pour la réunion régulière avec Sa Majesté. Mes lettres lui faisaient oublier sa douleur si bien qu'il en écoutait volontiers les détails et les discutait. S'il restait du temps avant le déjeuner, nous parlions des nouvelles politiques, qui étaient à l'époque généralement nombreuses, car l'activité de Hitler était devenue importante. Sa Majesté descendait à la salle à manger pour le déjeuner quand il en avait la force. Sinon, il déjeunait au lit. Je déjeunais toujours avec lui. Vers 2 heures, il essayait de faire la sieste, moment important dans sa routine car il dormait rarement bien la nuit. Pendant sa sieste, je me précipitais chez moi pour trier le courrier et résoudre les questions urgentes. Je retournais à la villa vers 3 heures et restais avec Sa Majesté jusqu'à l'heure du thé, à 5 heures. A 6 heures, Sa Majesté me libérait et je rentrais chez moi travailler, mais je devais être de retour à la villa à 8 heures. Après le dîner, nous lisions, bavardions ou écoutions la radio jusqu'à ce qu'Elsa vienne vers 11 heures administrer à Sa Majesté le

traitement prescrit par le docteur. Ensuite Sa Majesté essayait de dormir et je rentrais chez moi. Il me fallait environ quinze minutes pour aller de la villa de Sa Majesté à la mienne.

Quand Sa majesté se sentait plus solide, sur les conseils du docteur, il faisait un tour en voiture dans l'après-midi. L'auto était conduite par le chauffeur français, Jean, depuis que Sa Majesté ne pouvait plus conduire lui-même.

Le sujet principal de nos conversations était invariablement Wladimir Kirillovitch et les soucis qu'on se faisait à son sujet. Sa Majesté ne vivait que par les lettres et les coups de téléphone de son fils. Les jours où il n'y avait ni lettre ni coup de téléphone, son inquiétude était à son comble. Au cours de nos conversations, il faisait de suppositions et inventait des explications pour le silence de Wladimir Kirillovitch. Les liaisons téléphoniques avec Londres étaient si mauvaises que souvent on ne comprenait presque rien de ce qui était dit, mais le simple fait d'entendre la voix de son fils avait un effet apaisant. Sa Majesté comprenait très bien qu'il n'y avait aucune raison de se faire du souci au sujet de Wladimir Kirillovitch. Celui-ci habitait chez sa tante et il y avait presque toujours quelqu'un avec lui, ou bien ses amis, ou Gren, ou Knuppfer. Néanmoins, Sa Majesté était toujours prompt à s'inquiéter. Il se tourmentait aussi au sujet du mariage de Kira Kirillovna, en se demandant en particulier s'il aurait la force d'assister à la cérémonie.

Toute cette période, de janvier à avril 1938, fut dominée par l'approche du mariage de Kira Kirillovna. Ce devait être un événement tout à fait exceptionnel parmi les Russes en exil. Ceux-ci voulaient que leur « Tsarevna » (la fille du Tsar) ait un mariage splendide. Kira Kirillovna était bien connue des Russes qui l'aimaient beaucoup. Leur réaction, en particulier celle des Mladoross à Paris, était très chaleureuse. Ils avaient organisé des réunions d'adieu avec la remise de cadeaux de mariage. Des félicitations et des présents arrivaient du monde entier. Les Russes disaient adieu à leur Tsarevna avec affection et du plus profond de leur cœur. Ils lui souhaitaient succès et bonheur dans cette nouvelle étape de sa vie. Ceux qui lui étaient plus proches venaient à Saint-Briac passer quelques jours avec elle et la submergeaient d'une quantité incroyable de conseils.

La liste des invitations à lancer était un énorme casse-tête. Le nombre des parents et amis que Kira Kirillovna pouvait inviter était limité du fait que le mariage était organisé non pas par ses parents, mais par ceux du marié, ce qui donnait la priorité à ces derniers pour les invitations, et, en raison de leur éminence sociale, leur liste était longue. Mais, de toute façon, peu de Russes avaient une situation qui leur permettait de se payer les vêtements et le voyage pour assister à la cérémonie, ce qui refroidit les ardeurs de nombre de gens qui, autrement, auraient vivement souhaité y assister. La Famille n'avait pas à porter la responsabilité de ce qui eût été perçu comme un oubli embarrassant.

L'incertitude qui régnait au sujet de la présence de Sa Majesté au mariage était la cause d'un grand souci à la fois pour lui-même et pour ses proches. Le seul problème était de savoir s'il aurait la force de fournir l'effort qu'exigeaient le voyage à Potsdam et à Dorn et l'assistance aux nombreuses cérémonies de mariage. Le programme serait très astreignant et plus la date approchait, plus à Saint-Briac la conversation tournait autour de cette question entre Sa Majesté, Wladimir Kirillovitch, le docteur Le Dantec et moi-même. Quand Sa Majesté se sentait bien, il pensait pouvoir partir, quand il n'allait pas bien, il était convaincu que ce serait impossible. Heureusement le docteur était entièrement favorable à ce voyage.

La date du mariage fut enfin fixée. La cérémonie orthodoxe aurait lieu à Potsdam le 2 mai 1938 et la célébration du mariage luthérien à Dorn le 4 mai, selon le vœu du Kaiser. Tous les préparatifs furent entrepris sur la base de ces dates et plus rien ne pouvait être changé.

Wladimir Kirillovitch revint à Saint-Briac pour Pâques. Son arrivée fit plaisir à Sa Majesté qui se sentait de toute façon beaucoup mieux. Le docteur Le Dantec pensait que l'état de Sa Majesté était incurable. Il n'existait aucun médicament connu capable d'arrêter les progrès de la sclérose ni de retarder la détérioration concomitante de la circulation dans la jambe droite de Sa Majesté. Selon l'avis du docteur, le corps de Kirill Vladimirovitch ne pouvait plus résister à la progression de la maladie, si bien que les médicaments ne pouvaient qu'en soulager les symptômes. Peut-être pourrait-on lui prolonger la vie, mais la

maladie suivrait son cours inévitable. Le bon docteur pensait sincèrement qu'assister à un événement familial aussi heureux que le mariage de sa fille ferait du bien à Sa Majesté.

La vie à la villa prit un bain de jouvence à l'arrivée de Wladimir Kirillovitch. Ce devait être la dernière fête de Pâques pour laquelle la Famille serait réunie à Saint-Briac, seule Maria Kirillovna serait absente – elle attendait son bébé à Amorbach.

Le printemps était arrivé, le temps était chaud et ensoleillé, les arbres et les fleurs en plein épanouissement. Le réveil de la nature nous faisait un peu oublier la gravité de l'état de santé de Sa Majesté, mais même sans cela, chaque fois que Sa Majesté se sentait très légèrement mieux, nous étions tous plus gais. Les vacances de Pâques passèrent très vite. A la mi-avril, Wladimir Kirillovitch dut repartir à Londres. Son départ coïncida avec un nouvel accès sévère de la maladie de Sa Majesté. Sa présence au mariage devenait de plus en plus improbable. Dans nos fréquentes discussions à ce sujet, le docteur Le Dantec persistait à penser qu'il fallait encourager Sa Majesté à aller au mariage parce que son état d'esprit avait un fort retentissement sinon sur le cours, du moins sur la vitesse des progrès de sa maladie. Le docteur était convaincu que Sa Majesté serait en proie au regret et à la dépression s'il se trouvait dans l'impossibilité d'assister à la célébration du mariage à Potsdam.

J'étais tout à fait de l'avis du docteur et faisais de mon mieux pour encourager Sa Majesté dans sa résolution d'aller à Potsdam et à Dorn. Il fallait peser aussi les aspects négatifs : Sa Majesté pouvait tomber malade en route et être ainsi retardé, ou bien il n'aurait pas la force de participer aux festivités, ou encore la tension qui s'en suivrait pouvait avoir un effet néfaste sur le cours de sa maladie, mais tous ces risques paraissaient de peu d'importance en comparaison de l'influence positive sur son état d'esprit. De toute évidence, ce serait la dernière occasion pour Kirill Vladimirovitch d'éprouver une grande joie dans sa vie. Plus j'y pensais, plus j'étais convaincu que Sa Majesté devait assister au mariage.

Le 17 avril 1938, le grand-duc Dmitri et Kasem-Beg revinrent à Saint-Briac. Ils expliquèrent que le but de leur visite était de parler avec Sa Majesté de son voyage imminent pour assister au mariage de sa fille ainsi que de la situation politique. Cependant, comme Dmitri Pavlovitch et Kasem-Beg passèrent toute la soirée du 18 avec moi et que le grand-duc insista pour que je vienne à son hôtel le lendemain matin poursuivre notre conversation, j'eus l'impression que l'objet principal de leur visite était d'aborder avec moi d'autres questions.

Le sujet de notre conversation fut la maladie de Sa Majesté et la possibilité de sa mort imminente. Les deux hommes parurent intéressés par mes réflexions concernant l'avenir et ils voulaient me faire connaître leurs propres vues. Ils essayèrent d'abord de me persuader qu'il serait inacceptable que je quitte Wladimir Kirillovitch à la mort de Sa Majesté. Puis ils tentèrent de m'exposer leurs arguments pour expliquer qu'il serait impossible que Wladimir Kirillovitch puisse à la fois poursuivre ses études et diriger le Mouvement légitimiste. Ils étaient d'avis que la question qui se poserait inévitablement serait celle d'une régence pendant cette période critique. Rejetant la solution d'un « Conseil de régence » composé de plusieurs personnes, Dmitri Pavlovitch déclara que l'un des grands-ducs les plus âgés serait le plus apte à devenir régent. Mais lequel d'entre eux ? En réalité les grands-ducs avec le plus de préséance encore en vie étaient peu nombreux. Il ne faisait aucun doute que Boris Vladimirovitch refuserait, et de toute façon, il ne convenait pas. André Vladimirovitch accepterait peut-être, mais il s'entourerait d'associés appartenant à des cercles qui n'approuvaient pas la ligne de l'action poursuivie jusque-là et il s'opposerait sûrement au Parti Mladoross, obligeant ainsi ce parti à abandonner le Mouvement légitimiste.

Voilà qui laisserait Dmitri Pavlovitch « en rade » avec Kasem-Beg et le Parti Mladoross, et le placerait même dans une position de subordination vis-à-vis du « Conseil du Parti ». Cet arrangement conduirait à la domination du Parti Mladoross au sein du Mouvement légitimiste. Etant donné l'impopularité dont souffraient ce Parti et Dmitri Pavlovitch, l'éclatement du Mouvement légitimiste serait inévitable et l'avenir incertain. J'exposai ces arguments à Dmitri Pavlovitch et à Kasem-Beg en m'efforçant de les heurter le moins possible, en soulignant qu'en dépit de la très grande sympathie que j'éprouvais pour

eux deux, je ne pouvais apporter mon soutien à un projet plaçant la Parti Mladoross à la tête du Mouvement, parce que l'autorité du Parti sur la Russie en exil était insuffisante.

J'étais tout à fait d'accord avec eux sur le fait que, de tous les grands-ducs, Dmitri Pavlovitch était celui qui convenait le mieux pour le rôle de régent en tant que grand-duc Dmitri Pavlovitch et non en qualité de représentant d'un parti politique, en l'occurrence le Parti Mladoross. Je me doutais bien que mon opinion ne leur plaisait pas, mais ils n'essayèrent pas de me persuader du contraire. Le 19 avril 1938, Dmitri Pavlovitch et Kasem-Beg prirent congé.

Le 20 avril 1938, nous avons reçu la visite à Sant-Briac de l'ingénieur Kravtsov. Il faisait partie des émigrés russes qui avaient réussi. A cette époque, il s'occupait de l'exploitation d'une invention et il avait des revenus substantiels. Il était bien connu au sein de l'émigration parisienne. Je le connaissais depuis de nombreuses années. Je n'avais pas spécialement de sympathie pour lui et je ne le trouvais pas vraiment digne de confiance, mais c'était indéniablement un homme intelligent et énergique. Il venait à Saint-Briac porteur d'une proposition pour financer le Mouvement légitimiste. Il prétendait que, bien que notre Mouvement fût viable et populaire, il ne se développait pas aussi vigoureusement qu'il le ferait s'il était convenablement financé. Il nous proposa une méthode de financement basée sur le principe d'une contribution volontaire de 1%, ou moins. Son idée n'était ni neuve ni meilleure que beaucoup d'autres projets, par exemple une contribution bénévole mensuelle d'un dollar, l'émission de bons et la vente de timbres spéciaux.

Le problème avec tous ces plans était le suivant : de quelle manière fallait-il collecter l'argent et fallait-il rétribuer l'agent, ou l'organisme collecteur ? Il paraissait plus réaliste de payer une rétribution, mais alors, comment empêcher l'agent collecteur de prélever la part du lion sur les fonds collectés ? L'organisation de telles collectes de fonds présentait beaucoup d'autres difficultés pratiques. Jusque-là, toutes les tentatives avaient échoué. Il faut noter que Kravtsov qui, jusqu'alors, n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour les moyens pratiques de financer le Mouvement, était soudain si intéressé qu'il avait même imaginé une méthode pour cette collecte. Il ne faisait aucun doute que le très pragmatique Kravtsov avait senti que le Mouvement offrait des possibilités lucratives. Sa Majesté écouta la proposition de Kravtsov. Il tomba d'accord sur le principe, mais repoussa après le mariage de sa fille une étude approfondie du projet. Il fut décidé que Kravtsov reviendrait à ce moment-là.

Le 25 avril 1938, la grande-duchesse Kira Kirillovna partit pour Potsdam. Elle ne devait jamais revenir à Saint-Briac en tant que grande-duchesse de Russie.

Puis arriva le moment où Sa Majesté et Wladimir Kirillovitch devaient partir pour l'Allemagne. Sa Majesté hésitait toujours. Je faisais tout ce que je pouvais pour l'encourager à partir. Les préparatifs du voyage se poursuivaient. Elsa faisait les valises selon les instructions de Sa Majesté et le chauffeur Jean préparait la voiture.

Wladimir Kirillovitch arriva de Londres le 26 avril et lui aussi encouragea son père à partir. Pour ne pas obliger Sa Majesté à prendre immédiatement la décision finale, Le Dantec suggéra de consulter des spécialistes à Paris et de leur laisser le soin de décider s'il devait partir ou non. Cette suggestion persuada Sa Majesté qu'il devait aller à Paris.

Le matin du 27 avril 1938, Sa Majesté, Wladimir Kirillovitch et moi-même avons donc pris la route pour Paris. Jean le chauffeur conduisait. Le voyage se passa bien. Sa Majesté et moi sommes descendus à l'hôtel Lotti pendant que Wladimir Kirillovitch allait s'installer chez les Senutovitch. Ce soir-là, avant son départ pour Potsdam avec Dmitri Pavlovitch, Kira Kirillovna vint nous faire une courte visite. Wladimir Kirillovitch devait suivre le lendemain avec Sa Majesté, ou, si Sa Majesté ne pouvait pas partir, avec le prince Vsevolod Ioannovitch.

Le lendemain, 28 avril 1938, le célèbre spécialiste français, le professeur Le Clerc, et le médecin russe Zalevsky firent subir à Sa Majesté un examen complet. Après l'examen, les médecins vinrent me trouver dans ma chambre, qui était contiguë à celle de Sa Majesté, pour m'informer que l'état du patient était tel qu'ils ne pouvaient prendre la responsabilité de lui donner l'autorisation de faire le voyage. Ils prirent congé, étant entendu qu'ils devaient revenir deux jours plus tard, le 30 avril, date limite pour le départ de Sa Majesté par le train de 19 heures 15. Ce départ tardif nous ferait manquer la célébration précédant le mariage.

J'étais bouleversé par le pessimisme des médecins, mais je continuais à penser qu'il fallait tout de même prendre le risque de partir. Lorsque je rejoignis Sa Majesté, son air interrogateur me révéla son angoisse à l'idée de devoir se plier à l'avis des médecins. Je lui dis que même si ces derniers pensaient que le voyage comportait des risques, j'étais d'avis qu'il devait partir, comme le recommandait Le Dantec. Sa Majesté fut d'accord, mais je savais que sa décision n'était pas ferme et qu'il changerait d'avis si la douleur augmentait. Il nous restait encore deux jours avant la décision définitive.

Le 29 avril, Wladimir Kirillovitch et Vsevolod Ioannovitch partirent pour Potsdam comme prévu. Avant de partir, Wladimir Kirillovitch passa voir Sa Majesté et, d'accord avec moi, il insista pour que son père parte.

Les médecins examinèrent à nouveau Sa Majesté le matin du 30 avril. Ils restèrent opposés au voyage. Je leur fis part de l'opinion de Le Dantec, mais cela ne les fit pas changer d'avis ; ils redirent leur opposition au départ de Sa Majesté. Ce n'était cependant pas à eux de décider s'il devait ou non partir à ses risques et périls sous la surveillance de ses proches.

« Eh bien ! Partons-nous, oui ou non ? » demanda Sa Majesté après le départ des docteurs. « Mais oui, certainement », me hâtai-je de répondre. Puis, pour rendre cette décision plus acceptable, j'ajoutai : « S'il arrivait que Votre Majesté ne puisse pas assister aux cérémonies à Potsdam, alors vous pourrez rester dans votre chambre, mais au moins vous vous sentirez près de vos enfants. Il en ira de même pour Dorn ; si Votre Majesté ne se sentait pas assez solide pour y aller, il ne faudra tout simplement pas y aller. Il y a de plus un fait qui justifie pleinement ce voyage en Allemagne : cela sera l'occasion de voir des médecins allemands. » Sa Majesté se rendit à mes raisons. D'une voix plus tranquille, il dit : « Eh bien, alors, partons, et ce qui arrivera sera la volonté de Dieu. »

Nous nous sommes donc préparés et avons pris le train de 19 heures 15 à la gare du Nord. Elsa nous accompagnait en qualité d'infirmière. Parmi ceux qui sont venus nous saluer, il y avait le grand-duc André Vladimirovitch, V.N. Senutovitch et quelques autres. Le grand-duc et Senutovitch approuvèrent la décision de Sa Majesté et lui assurèrent que tout irait bien. Quoique leur confiance fût sans fondement, leur assurance remonta le moral de Sa Majesté.

Nous avons installé Sa Majesté pour la nuit aussi confortablement que possible. A notre surprise, il dormit plusieurs heures sans interruption, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Le lendemain matin, il se sentait détendu et reposé.

Le train arriva à la gare de Berlin-am-Zoo à 8 heures 32. C'était le premier jour de mai. Kira Kirillovna attendait Sa Majesté accompagnée de son fiancé, de Wladimir Kirillovitch, du mari de Maria Kirillovna, le prince héritier zu Leiningen, du grand-duc Dmitri Pavlovitch, du général Biskoupsky et de notre représentant, Fabrizius de Fabris. Tous ceux qui n'avaient pas vu Sa Majesté depuis un certain temps furent frappés par son aspect. Biskoupsky me murmura : « C'est terrible ce que Sa Majesté a pu changer ces derniers mois ! » Mécontent de voir que tout le monde le regardait, Sa Majesté répondait aux questions d'un ton irrité. Pour comble, la distance à parcourir jusqu'à la voiture était si grande que, malgré l'aide de sa canne, il était épuisé par l'effort qu'il avait fourni. Une fois installé dans la voiture, son humeur devint meilleure et il se mit à plaisanter avec tout le monde.

Le parcours fut relativement long, mais grâce à la conversation animée, le temps passa sans qu'on s'en aperçoive. Sa Majesté était entouré de gens en bonne santé ce qui lui fit oublier sa propre maladie et il se sentit également « en bonne santé ». Le Kronprinz et sa femme l'accueillirent à l'entrée du palais de Cecilien Hof. Ils cachèrent à Sa Majesté le souci que leur causait son état, mais dès qu'il se fut retiré dans sa chambre, la princesse me fit demander de venir. D'une manière directe, elle me demanda : « Pensez-vous vraiment que le grand-duc sera en état d'assister à toutes les cérémonies de Potsdam ? Quant à sa présence à Dorn, je suppose que c'est hors de question. » Je me hâtai de répondre avec la plus grande énergie que je pensais que le grand-duc serait capable d'assister à toutes les cérémonies à Potsdam et que nous allions repousser la décision concernant Dorn jusqu'après le mariage. Bien sûr, dans mon for intérieur, je n'étais pas vraiment certain que tout se passerait bien, mais il était important de rassurer la princesse. C'était contrariant de

constater que personne ne souhaitait voir Sa Majesté prendre part aux célébrations. La princesse secoua la tête d'un air de doute, cependant mes propos très fermement exprimés eurent un certain effet rassurant, si bien qu'elle me laissa partir. Ma chambre avait été réservée à l'Hôtel du Palais qui se trouvait près du palais, mais j'étais néanmoins séparé de Sa Majesté.

Après qu'on eut servi le petit déjeuner à tous les invités qui venaient d'arriver, ceux-ci étaient libres jusqu'au soir. A 20 heures, il y eut un dîner offert par les parents du mariés en l'honneur de la famille de la mariée, dîner auquel assistaient également tous les membres de la famille du marié. J'étais la seule personne n'appartenant pas à une famille royale à prendre part au dîner ; j'étais probablement invité afin de pouvoir prendre soin de Sa Majesté, si le besoin s'en faisait sentir. Deux fois au cours de l'après-midi, j'allai me rendre compte de l'état de santé et de l'humeur de Sa Majesté, et chaque fois, je le trouvais d'excellente humeur. Il était étendu sur son lit, où il avait déjà reçu la visite du Kronprinz et de la princesse, du futur marié et de la mariée, de Wladimir Kirillovitch, du prince héritier zu Leiningen et apparemment de tous ceux qui vivaient au palais. Tous se montraient gentils et prévenants. Même le docteur du palais passa le voir. Toutes ces attentions faisaient plaisir à Sa Majesté, ce qui expliquait son humeur. Les médicaments allemands que le médecin avait prescrits s'étaient révélés efficaces au début ; il avait un peu dormi et la douleur de sa jambe avait diminué.

Comme pour le dîner, il fallait revêtir l'habit et porter toutes les décorations, je prévoyais que Sa Majesté allait avoir des difficultés pour s'habiller. Je demandai à Elsa de commencer à l'habiller longtemps à l'avance. A 7 heures, j'étais prêt afin d'être avec Sa Majesté bien avant le dîner. Lorsque j'arrivai une demi-heure avant le dîner, je découvris que Sa Majesté avait seulement commencé à penser à s'habiller. Je lui suggérai de se préparer, ce qu'il fit, mais sans se presser. Il voulait boutonner lui-même ses boutons, mais ce n'était pas facile étant donné l'état de ses doigts, si bien que l'habillage avançait lentement. A huit heures moins cinq, nous étions toujours en train de nous battre avec le bouton de col. Quand je le suppliai de se dépêcher, il répondit : « Cela n'a pas d'importance, ils peuvent attendre. » De temps en temps, les valets de chambre montraient des visages inquiets à la porte venant chercher la réponse à la question de la princesse : « Le grand-duc sera-t-il prêt bientôt ? »

Ce n'est que vers 8 heures 30 que l'habillage fut terminé et Sa Majesté put alors faire son entrée au salon où les invités attendaient sa venue. Tout le monde se leva pour le saluer. Sa Majesté pria le Kronprinz de l'excuser d'être en retard et alla saluer chacun des invités à tour de rôle. Il était tout à fait à son aise. Puis Sa Majesté offrit son bras à la princesse qui pria tout le monde de passer à table. Les hôtes suivirent par couples.

Sa Majesté était placé à côté de la princesse. Elle faisait de son mieux pour l'aider, en particulier lorsqu'elle s'aperçut qu'il avait du mal à utiliser son couteau, mais cela était fait si discrètement qu'il ne pouvait s'en offenser. Tout le long du repas, je surveillai l'état de Sa Majesté. Il était animé, bavard allant jusqu'à plaisanter comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps. Après le dîner, les hôtes furent priés d'aller au salon pour le café, puis de passer dans une autre pièce pour boire de la bière. Sa Majesté resta jusqu'à minuit. Je l'accompagnai alors à sa chambre. Il était toujours de bonne humeur, encouragé par ce premier succès et fermement convaincu que le jour suivant se passerait aussi bien. La nuit fut bonne. Il eut certainement des périodes où sa jambe le faisait souffrir, mais il eut aussi plusieurs heures d'un bon sommeil.

Le 2 mai 1938, Sa Majesté assista à la signature du contrat de mariage en présence du maire de Potsdam, à la suite de quoi il donna sa bénédiction à la mariée en présence de l'archevêque Tikhon de Berlin. La cérémonie de mariage fut célébrée par l'archiprêtre Paul Adamantov, qui concélébra avec plusieurs autres prêtres. Comme il lui fallait assister à toutes ces célébrations, Sa Majesté était en habit de cérémonie depuis le matin.

Libre la plus grande partie de la matinée, j'arrivai au palais à 11 heures. Lorsque je pénétrai dans l'immense salle où la cérémonie de mariage devait avoir lieu, les invités étaient déjà là. Il y avait une profusion de belles plantes et de fleurs magnifiques sur l'autel. On avait l'impression que l'événement se déroulait non pas en 1938 mais avant 1914 – les uniformes splendides de l'époque impériale, les casques, les sabres, les décorations avec

les étoiles et les rubans, les civils en habits arborant toutes leurs décorations et les dames en habit de cour, couvertes de magnifiques bijoux, beaucoup d'entre elles portant les cordons et les étoiles, ce qui montrait qu'elles appartenaient à l'une des dynasties.

A 11 heures 30 exactement, le marié, le prince Louis-Ferdinand, et ses parents, le Kronprinz et la princesse, firent leur entrée. Le marié portait l'uniforme d'officier de la Luftwaffe et l'étoile et le ruban jaune de la décoration familiale de l'Aigle noir. Il portait aussi l'étoile de l'ordre russe de Saint André de première classe que lui avait conféré Sa Majesté. La grande-duchesse Kira Kirillovna était belle et son mari très bel homme.

La cérémonie de mariage débuta. La salle était baignée dans la lumière éclatante du printemps dont les rayons illuminaient le tableau qu'offrait le mariage et lui conférait splendeur et joie.

Je ne quittai pas Sa Majesté des yeux et restai aussi près de lui que possible, simplement par précaution. Il était de bonne humeur, suivant attentivement la cérémonie nuptiale, plongé dans ses pensées. Je suis certain qu'en ces moments, il oubliait ses souffrances et qu'il était vraiment heureux. Comme c'était merveilleux qu'il ait pu être là !

Je vis de nombreux visages connus parmi les centaines d'invités. Je connaissais personnellement nombre d'entre eux, d'autres d'après leurs portraits. Il y avait là plusieurs membres de la Famille impériale de Russie : le grand-duc Dmitri Pavlovitch, le prince Vsevolod Ioannovitch, les princesses Vera et Tatiana Constantinovna. Parmi les membres des familles impériale et royale des Hohenzollern, en plus de la famille du Kronprinz, il y avait ses frères et soeurs et leur famille. Toute la famille du prince et de la princesse Hohenloe-Langenberg était présente également, de même que les familles du prince Emich zu Leiningen, du duc et de la duchesse Carl de Saxe-Cobourg-Gotha, le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, le prince et la princesse Reiss, le roi Ferdinand de Bulgarie, ainsi que beaucoup d'autres.

Parmi les invités qui n'étaient pas de sang royal, il y avait les amis de la cour du Kronprinz, le maire de Potsdam et plusieurs autres fonctionnaires du gouvernement. Aucun représentant du gouvernement nazi n'était présent.

Les personnalités russes importantes comprenaient le général Biskoupsky, le général Lampe (représentant de l'Association générale des militaires russes en Allemagne), notre représentant Fabrizius de Fabris, le duc de Mecklembourg ainsi que Madame M.K. Chevitch et sa fille.

Après la cérémonie nuptiale, les assistants formèrent un cortège de couples. Venaient d'abord les mariés et leurs parents, puis les membres des familles royales, les autres fermaient la marche. Le cortège se dirigea vers la salle de banquet où chacun devait trouver la place qui lui était réservée à l'une des nombreuses tables.

J'étais placé avec les membres de la cour du Kronprinz. Ils me traitèrent comme quelqu'un qui faisait partie de la suite de Sa Majesté et, comme il était maintenant allié à la dynastie Hohenzollern, je fus accepté comme l'un d'entre eux. Sachant que Sa Majesté allait bien et m'étant assuré que la cérémonie de mariage orthodoxe s'était déroulée sans incident, je pris un très grand plaisir au banquet.

A la fin du déjeuner, le père, c'est-à-dire le Kronprinz, félicita le jeune couple, leur souhaita bonne chance et dit qu'il était particulièrement heureux d'avoir noué des liens de parentés avec le Chef de la Dynastie russe, car cela pouvait se révéler important à l'avenir, à la fois pour la nation allemande et pour la nation russe.

Puis les photographes furent autorisés à prendre des photos. Bien sûr, ils braquèrent leurs objectifs avant tout sur les jeunes mariés, leurs parents, les membres de leur famille et de leur suite. On prit aussi un cliché des invités royaux. Quand la séance de photos fut terminée, les invités commencèrent à prendre congé. Sa Majesté se hâta de regagner sa chambre pour s'allonger car il était fatigué.

Je fis une visite de courtoisie au roi de Bulgarie, au grand-duc Dmitri Pavlovitch et au prince Vsevolod Ioannovitch et je signai le registre de plusieurs autres personnes qui me connaissaient. Puis j'eus une rencontre amicale avec les familles des Leiningen et des Hohenloe qui me connaissaient depuis longtemps. Je réussis ensuite à avoir un assez long entretien avec Biskoupsky. Il pensait que le mariage de Kira Kirillovna était favorable à notre

cause, mais qu'en même temps, il présentait des difficultés. En effet, le Kronprinz critiquait beaucoup le régime nazi et, très ouvertement, Hitler. Les autorités nazies étaient au courant de cette attitude car certains des employés de sa maison étaient des agents de la Gestapo. Le prince Louis-Ferdinand était plus favorablement considéré par les Nazis, car il ne les critiquait jamais ouvertement. Selon Biskoupsky, une restauration de la monarchie en Allemagne était hautement improbable parce que les nazis étaient en train de bâtir leur propre « Reich » (Etat) non monarchiste. Pour ce qui était de sa situation personnelle, Biskoupsky éprouvait de grandes difficultés dans son effort pour unifier les Russes en exil. Ni son pouvoir administratif, ni la menace du pouvoir coercitif de la police n'avait d'effet. Biskoupsky se dit sûr que les Allemands avaient pleine confiance en lui, mais qu'en même temps, ils le surveillaient. Ils surveillaient tout le monde, même les leurs...

En ce qui concernait les questions de politique étrangère, les Allemands se préoccupaient alors tellement de la récupération de ce qu'ils avaient perdu par le traité de Versailles et de l'augmentation de leur puissance militaire qu'il ne leur restait pas de temps pour la question russe. Biskoupsky avait le sentiment que la guerre était imminente et il s'attendait à ce qu'elle commencât en Pologne. Il pensait que le régime nazi était fort et qu'il se renforçait de jour en jour. Il n'y avait en Allemagne aucune autre force susceptible de renverser les Nazis et de mettre en place un autre régime. Il était très inquiet au sujet de la santé de Sa Majesté et me pria de le tenir au courant de l'évolution de la situation. Il était aussi soucieux à propos de l'hostilité manifestée par les Mladoross envers le nouveau régime allemand, disant que cette position manquait de perspicacité et qu'elle était néfaste pour la restauration de la monarchie en Russie. Leurs attaques rendaient les Allemands méfiants à l'égard du Mouvement légitimiste dont ils accusaient les chefs de duplicité.

Tôt le matin, je passai voir Sa Majesté. Il était de bonne humeur en dépit de la douleur dans sa jambe droite. Il avait fermement décidé d'aller à Dorn. Le train partait le soir à 11 heures 18. Vers 10 heures, Sa Majesté, les jeunes mariés, Wladimir Kirillovitch, le prince héritier zu Leiningen et moi-même fûmes conduits à la gare. Nous y arrivâmes quinze minutes avant le départ du train. Sur le quai, Sa Majesté fut immédiatement entouré par d'autres voyageurs qui se rendaient à Dorn et par les personnes qui souhaitaient prendre congé de lui. Beaucoup de Russes essayaient de lui parler, mais il était fatigué et par conséquent irritable. Heureusement, le train avec les wagons réservés aux voyageurs pour Dorn arriva bientôt. Nous y montâmes, chacun s'installant à la place qui lui était réservée après avoir trouvé son nom, ce qui n'était pas facile. Je me retrouvais dans le même compartiment que le mari de Maria Kirillovna, le prince héritier zu Leiningen. J'étais content d'être en sa compagnie car nous nous connaissions depuis longtemps.

Le train partit à l'heure. Nous nous endormîmes tous très vite parce que nous étions très fatigués et devions nous lever de bonne heure le lendemain matin. Seul le prince Louis Ferdinand ne pouvait pas rester en place ; il rendit visite à tous les compartiments confiant à tout le monde quelle chance il avait d'avoir une femme aussi merveilleuse. Il finit par trouver le calme lui aussi et un silence total s'installa dans le wagon.

Le lendemain matin, le 3 mai 1938, j'étais debout à 7 heures. Tout le monde dormait encore dans notre wagon, si bien que je me dirigeai vers le wagon-restaurant. J'y retrouvai le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, un homme exceptionnellement gentil et sociable. Nous avons fait connaissance en 1928 à Copenhague. Je le rejoignis à sa table et nous étions si absorbés par notre conversation qu'une heure s'était écoulée sans que nous nous en rendions compte. Nous avons déjà franchi la frontière hollandaise. Nous devons arriver à notre destination, la petite gare de Amorsfor, à 8 heures 25. De là, des automobiles nous conduiraient à Dorn, ce qui raccourcissait considérablement le trajet.

Sa Majesté n'avait pas bien dormi, mais il était vif et se rendit à pied sans difficulté jusqu'à la voiture. Au bout d'une demi heure, nous étions arrivés à la grille du château de « Haus-Dom », où habitait le vieil empereur.

Sa Majesté, Wladimir Kirillovitch, Dmitri Pavlovitch et le prince héritier zu Leiningen étaient logés dans un pavillon séparé appelé « Taugebenn » réservé aux invités. La famille du Kronprinz et les jeunes mariés occupaient un autre pavillon, beaucoup plus près du château, habituellement destiné au fils du Kaiser et à leur famille. J'étais logé à l'hôtel Cecil

dans la ville de Dorn. Le « Taugebenn » se trouve près des grilles du château. L'intérieur était si joli qu'il plut à Dmitri Pavlovitch, toujours extrêmement critique.

Le petit-déjeuner fut servi immédiatement. Au moment où nous nous assemblions autour de la table, Sa Majesté était méconnaissable. Il était d'excellente humeur échangeant des plaisanteries avec le jovial Dmitri Pavlovitch. Quand le petit-déjeuner fut terminé, un valet vint annoncer à Sa Majesté que le Kaiser lui ferait une visite de courtoisie à 11 heures. Sa Majesté nous ordonna de rester tous parce qu'il voulait nous présenter à l'Empereur.

Dmitri Pavlovitch était d'humeur enjouée, presque espiègle. Il courait sans cesse à la fenêtre et poussait des exclamations telles que : « Voici la voiture du Kaiser ! » ou bien « Le chauffeur tient la portière ! ». Il prétendait être de garde. A l'arrivée supposée du Kaiser, Dmitri Pavlovitch donna l'ordre : « Garde-à-vous ! ». Nous nous mîmes tous au garde-à-vous. Puis il ordonna : « Saluez tous l'Empereur : 'Nous vous souhaitons longue vie, Votre Majesté impériale'. Vladimir, tu ne sais certainement comment il convient de saluer un empereur, souviens-toi donc de cela ! » Comme le grand-duc continuait ses plaisanteries, nous entendîmes la voiture qui s'arrêtait devant la grille qu'on ouvrit alors pour le Kaiser. Il était exactement 11 heures. Le Kaiser entra et monta rapidement l'escalier d'un pas alerte. Il était accompagné de Kira Kirillovna et de Louis Ferdinand. Il salua Sa Majesté avec cordialité, s'informant sur son voyage et sa santé et déclara qu'il était extrêmement heureux de l'accueillir chez lui. Puis il évoqua la date et le lieu où ils s'étaient vus pour la dernière fois. Après quoi Sa Majesté nous présenta tous individuellement. Le Kaiser connaissait déjà Wladimir Kirillovitch et le prince héréditaire zu Leiningen. Quant à Dmitri Pavlovitch et moi-même, c'était la première fois qu'il nous voyait .

J'étais très ému, bien sûr, de rencontrer l'empereur Guillaume et cela, chez lui, dans son château de Dorn, connu du monde entier ! Et maintenant il était là, debout juste devant moi ! Son nom avait été sur toutes les lèvres pendant les quatre années de la Première Guerre mondiale. Dans la vieille Russie, il avait été maudit et calomnié et les forfaits les plus incroyables lui avaient été attribués. Je connaissais bien la situation en Europe sous le règne de l'empereur Guillaume et je pensais qu'en dépit de toutes les critiques dirigées contre lui, c'était un homme d'Etat de grande envergure et non pas l'homme ambitieux et sans scrupule ni même le tyran qu'on avait prétendu. Pendant son règne, l'Allemagne avait été économiquement prospère, ce qui irritait beaucoup de pays comme l'Angleterre, pour laquelle c'était de toute façon un concurrent dangereux. Cet état de choses, combiné avec l'agressivité et l'ambition du Kaiser, avait engendré la guerre de 1914-1918. Beaucoup de gens pensaient que le Kaiser avait mauvais caractère et qu'il était parfois arrogant, surtout lorsqu'il était jeune, si bien qu'il avait beaucoup d'ennemis à la fois dans son pays et dans les autres. Il pouvait se montrer tyrannique, même envers ses proches, comme le prouvait sa mésentente continuelle, objet d'une vaste publicité, avec le prince héritier, le Kronprinz. Le Kaiser était un homme hautain habitué à imposer sa volonté à autrui. Dans les autres cours, on ne l'aimait pas, spécialement à la cour de Russie et à celle d'Angleterre. Malgré tous ces défauts, c'était indéniablement un monarque intelligent et énergique, très soucieux de ses devoirs.

Maintenant, le Kaiser avait dû abandonner son rêve orgueilleux de suprématie mondiale, ou, ainsi que lui-même l'eût exprimé, de « leadership mondial ». C'était un homme banni, différent, mais même cette tragédie n'avait pas réussi à anéantir complètement sa volonté et son énergie et il n'avait pas non plus perdu sa perspicacité. Il continuait à s'intéresser à la vie, il lisait énormément et écrivait ces mémoires. Qui sait ? Dans le fond de son âme, peut-être projetait-il la restauration du trône des Hohenzollern, sur lequel il monterait lui-même, tout en affirmant publiquement que ce n'était pas dans ses intentions et qu'un tel événement était invraisemblable. Il savait néanmoins qu'il avait de nombreux partisans, en particulier au sein de l'armée.

Il y avait peu de ressemblance entre le Kaiser qui était devant nous et le Kaiser d'autrefois. Quand il avait abdiqué, il avait abandonné la pose bien connue « l'Empereur Guillaume ». Il n'arborait plus les célèbres moustaches à la Guillaume. Elles étaient remplacées par de longues moustaches tordues et une petite barbiche. L'uniforme militaire avait cédé la place à des vêtements civils. En réalité, à cause de sa petite stature et de son

bras paralysé, ce n'était pas un personnage spécialement impressionnant, mais son regard était toujours aussi impérieux.

Le Kaiser resta avec Sa Majesté environ quarante minutes. Le protocole interdisait toute discussion de questions sérieuses. Après avoir pris congé de Sa Majesté et de nous tous et déclaré qu'il reverrait tout le monde bientôt, l'Empereur s'en alla en compagnie des jeunes mariés. Je regardai par la fenêtre une petite voiture emmener l'Empereur. Je voyais aussi un beau parc avec des arbres centenaires ; au centre du parc, entouré d'un fossé, se dressait le château, « Haus-Dorn » de style hollandais. Une large avenue conduisait à l'entrée à colonnes du château. A droite, se trouvait une serre qui avait été convertie en maison d'habitation pour les enfants du Kaiser et leur famille. La distance entre le château et la grille d'entrée était d'environ trois cents mètres. La grille était gardée par la police.

Nous avons reçu le programme de la journée et du lendemain, approuvé par le Kaiser. D'une façon générale, à « Haus-Dorn », un emploi du temps strictement minuté et l'étiquette étaient en usage. Nous devons participer à un déjeuner informel à treize heures précises, suivi d'un dîner, également informel, à 18 heures 30, puis à la réception de gala à 20 heures. Seule la parenté des jeunes mariés, la princesse héritière de Hollande Juliana et son mari, Bernhard, avaient été invités. La princesse héritière Juliana était l'amie de Kira Kirillovna depuis de nombreuses années. Kira Kirillovna avait été demoiselle d'honneur à son mariage. Les seuls invités qui n'étaient pas de sang royal étaient le maire de la ville, des voisins hollandais distingués, des Russes et moi-même.

On nous conduisit en voiture au déjeuner. Au château, les quelques salles de la façade que nous avons pu voir étaient meublées de pièces d'antiquité qui provenaient des palais du Kaiser et dont beaucoup étaient encore sa propriété, car elles faisaient partie du patrimoine des Hohenzollern. De beaux tableaux de bataille et des portraits des ancêtres étaient pendus aux murs. Haus-Dorn était devenu un petit palais allemand. Bien qu'elles fussent spacieuses, les salles paraissaient petites tant elles étaient remplies de meubles.

Je me trouvais assis au milieu des membres de la suite. Notre table était placée dans le hall car la salle à manger ne pouvait recevoir que les tables des membres des familles royales. Nous apercevions la salle à manger seulement à travers les arches séparant le hall de la salle à manger. Le déjeuner me donna l'occasion de faire la connaissance des membres de la suite restreinte du Kaiser. C'était une expérience enrichissante parce que, étant donné les circonstances, le hasard m'avait amené à connaître de nombreuses personnes appartenant aux familles royales, mais très peu parmi leur suite. On me raconta des détails intimes de la vie du Kaiser et de sa famille.

Le déjeuner fut rapide, après quoi je retournai avec Sa Majesté au pavillon. Il s'allongea immédiatement afin de réserver ses forces pour le dîner et la soirée qui devait suivre. Il ne voulut pas me laisser partir, si bien que je causai avec lui jusqu'à ce qu'il s'endorme. Elsa était là aussi et je saisis cette occasion pour la questionner en détail sur les recommandations faites par les médecins allemands de Potsdam et maintenant par celui du Kaiser à Dorn. Sa Majesté essayait les médicaments allemands et Elsa appliquait le traitement recommandé par les médecins allemands. Il était trop tôt pour juger de leur efficacité...

A 16 heures 30, Sa Majesté se leva et prit du thé. Wladimir Kirillovitch, Dmitri Pavlovitch et le prince zu Leiningen étaient absents parce qu'ils avaient été invités à rester au château pour visiter les environs de Dorn. Le temps passa imperceptiblement. A 17 heures 30, je retournai à mon hôtel pour me changer. Sa Majesté voulait aussi commencer à s'habiller de bonne heure pour être à l'heure pour le dîner. La situation à Dorn était différente de celle de Potsdam ; il eût été peu judicieux de faire attendre le Kaiser étant donné son obsession de la ponctualité. Lorsque je revins de mon hôtel, Kira Kirillovna était sur le point de partir. Elle était venue se rendre compte de l'état de son père. Cependant sa visite avait retardé ce dernier qui devait se changer, si bien qu'il nous fallait maintenant nous hâter.

Sa Majesté me dit que l'Empereur avait conféré à Wladimir Kirillovitch l'ordre dynastique de l'Aigle noir des Hohenzollern qui se composait d'une étoile, de l'ordre et du ruban jaune. Lorsque l'auto vint nous chercher, nous étions prêts et nous arrivâmes au château à l'heure. Le Kaiser entra dans la salle ponctuellement à 18 heures 30. Il fit le tour

de tous les invités qui étaient arrivés plus tôt pour échanger quelques mots avec eux. Il me demanda dans quelle flotte russe j'avais servi, sur quels bâtiments j'avais navigué pendant la guerre et me posa quelques autres questions similaires. L'Empereur parlait lentement en posant ses questions, puis il écoutait attentivement les réponses. J'eus l'impression que cela l'embarrassait de poser des questions.

Tout le monde se dirigea ensuite vers la place qui lui était attribuée. Il y avait beaucoup d'invités si bien qu'une fois encore des tables étaient installées dans le hall. J'étais placé comme le matin avec la suite du Kaiser. Le dîner comme le déjeuner fut servi sur un rythme rapide. On me dit que le Kaiser mangeait vite et qu'il n'aimait pas rester longtemps à table. L'allure était accélérée aussi parce qu'on devait retirer les tables avant l'arrivée des invités de la soirée. Nous avons mangé aussi vite que nous le pouvions pour éviter d'avoir faim. Cette hâte nécessaire ne permettait pas de faire honneur aux plats et aux vins qui étaient excellents. Après le dîner, les hommes prirent le café et fumèrent dans le bureau-salle de séjour du Kaiser. Tout le monde était debout alors que le Kaiser faisait à nouveau le tour et parlait à ses hôtes. Il eut avec moi une conversation relativement longue. Il me posa des questions sur mon service auprès de Sa Majesté et sur la maladie de celui-ci. Nous évoquâmes aussi la situation dans la Russie soviétique. Notre conversation dura environ dix minutes, assez longtemps donc, étant donné les circonstances.

Après m'avoir quitté, le Kaiser alla rejoindre son fils, le prince Adalbert qui se tenait debout non loin de là, appuyé sur un bureau. Ils fumaient tous deux et bavardaient quand soudain le Kaiser se tourna brusquement et son bras paralysé heurta la table avec un bruit sourd et resta là posé sur la table dans une position qui n'était pas naturelle. Le Kaiser ne se rendait compte de rien, comme s'il ne s'était pas agi de son bras mais d'un objet étranger. Le prince Adalbert vit immédiatement ce qui s'était passé et remit le bras dans la bonne position. Tout cela se passa très vite, mais il est probable que beaucoup de gens l'avait remarqué car tous les yeux étaient fixés sur le Kaiser. Cet incident me laissa une impression pénible ; j'imaginai combien de moments difficiles le Kaiser avait vécu à cause de ce bras paralysé et je me demandais à quel point ce handicap avait pu influencer son caractère.

Je quittai le bureau et passai dans la salle de séjour. Il était 20 heures ; les personnes invitées à la soirée commençaient à arriver. La princesse héritière Juliana et son mari, le prince Bernhard, furent parmi les premiers à arriver. Il avait une allure élégante dans un splendide uniforme de hussard et paraissait visiblement content de lui. La princesse était digne et sympathique, elle écoutait le prince parler tout en gardant le silence. Ils ne semblaient pas très bien assortis, mais jusqu'à présent, ils vivaient toujours ensemble et apparemment heureux. A mesure que la salle se remplissait d'invités, l'attention se concentrait sur les jeunes mariés et l'Empereur. Quand tout le monde fut là, on servit le champagne. Après que les invités eurent porté un toast à la santé de Kira Kirillovna et Louis Ferdinand, tout le monde se dirigea vers le buffet.

Le Kaiser s'était marié deux fois, la seconde fois après son abdication. Sa famille désapprouvait son second mariage, non pas parce qu'il s'était remarié car elle comprenait bien qu'un homme avait besoin d'une compagne, mais parce qu'il avait élevé sa seconde femme au rang de la première, impératrice couronnée. Il exigeait que sa famille la considère comme une « Kaiserin » (impératrice) et lui témoigne un respect approprié. Sa seconde femme était née princesse et elle était veuve avec un fils et une fille de son premier mariage. Les enfants venaient de temps en temps en visite à Dorn, mais ils vivaient en Allemagne. Hermine, la fille de la Kaiserin, assistait à la réception. Un certain malentendu se produisit entre nous. Je remarquai une jeune femme timide qui se tenait à l'écart. Comme je ne savais de qui m'approcher et qu'il eût été embarrassant de rester seul, je lui adressai la parole et nous nous mîmes à bavarder. Elle me connaissait, mais je ne savais absolument pas qui elle était. Considérant qu'il était malséant de lui demander son nom et espérant qu'il surgirait au cours de la conversation, je continuai comme si je la connaissais. Elle me dit qu'elle faisait de la peinture, qu'elle avait suivi des cours dans une école des Beaux-arts et qu'elle s'intéressait à tout ce qui touchait la peinture. Nous parlâmes des galeries de peinture de Munich et de Dresde et des musées de Berlin. Elle connaissait en effet parfaitement son sujet.

Quand ma conversation avec cette jeune personne fut terminée, je rejoignis Sa Majesté pour savoir comment il se sentait. Il se sentait très bien et le prouva en adoptant le ton de la plaisanterie, celui qu'il préférait. Il me demanda : « Qu'avez-vous discuté si longuement et d'une façon si animée avec la fille de la Kaiserin Hermine ? » Etonné de la question, je répondis : « Je n'ai jamais songé à causer avec la fille d'Hermine ; je ne la connais même pas de vue. » Sa Majesté se mit à rire : « Admettons que vous ne sachiez pas à quoi elle ressemble, mais je ne peux pas croire que vous ne lui ayez pas parlé car je vous ai vu debout près d'elle et vous étiez vraiment en train de parler. » Ce n'est qu'à ce moment-là que je compris que la jeune femme timide était la fille de la Kaiserin. J'expliquai à Sa Majesté ce qui s'était passé et lui dis que j'avais causé avec la princesse sans savoir qui elle était. Il continua à sourire en écoutant mes explications, puis dit : « Vous avez bien fait de distraire la fille de la Kaiserin, elle a été probablement très contente. »

A la suite de ma conversation avec sa fille, ou peut-être pas, la Kaiserin Hermine vint me trouver lorsqu'il y eut moins de monde dans la pièce et elle se mit à me parler avec vivacité. Elle me posa des questions sur la vie de la Famille impériale à Saint-Briac, sur Sa Majesté, sur Sa Majesté Victoria maintenant décédée et sur tous leurs enfants. Elle me dit la joie que lui causait le mariage de Kira Kirillovna avec Louis Ferdinand et me parla avec chaleur de Kira Kirillovna. Elle se souvenait même des compliments qu'elle avait entendu Kira Kirillovna prononcer à mon sujet. Puis, tout à coup, elle s'exclama : « Vous ne mangez pas ! » Je lui répondis que je n'avais pas faim. « Non, comment est-ce possible ? Il ne faut pas vous sentir embarrassé. Il faut manger, il y a beaucoup de bonnes choses ici. Je vais vous servir moi-même. » En disant cela, elle prit une assiette et la remplit de toutes sortes de bonnes choses. Il ne me restait plus qu'à la remercier et à manger. Alors la Kaiserin s'excusa et me quitta.

Ma conversation avec la Kaiserin n'avait pas échappé à l'attention de Sa Majesté, d'où il était assis, à côté de Wladimir Kirillovitch. Quand plus tard je m'approchai de lui, il me dit en plaisantant : « Comment avez-vous réussi à charmer la Kaiserin ? De toute façon, c'est très bien. » Pourquoi c'était bien, il ne me l'a jamais expliqué.

A ce moment-là, Kira Kirillovna nous rejoignit. Nous retrouvant réunis, Sa Majesté, Kira Kirillovna, Wladimir Kirillovitch et moi-même, nous avons eu une conversation particulièrement amicale. Nous avons parlé de Victoria Feodorovna, regrettant qu'elle n'eût pas vécu assez longtemps pour être avec nous en ce jour de joie. Nous avons évoqué des souvenirs de notre vie à Saint-Briac, en particulier des années où Kira Kirillovna et Wladimir Kirillovitch étaient jeunes – ces jours passés enfuis pour toujours si chers à notre cœur. Nous avons le sentiment que ce passé avait noué un lien entre nous et que ce moment était probablement pour nous la dernière réunion de ce genre. Pour Kira Kirillovna et Wladimir Kirillovitch, une nouvelle étape de leur vie commençait.

En me retournant, je me rendis compte soudain que la salle était vide. Tout le monde était parti à l'exception de deux serviteurs qui attendaient notre départ. Ce n'est qu'à ce moment-là que Sa Majesté sentit à quel point il était fatigué. Il souhaita bonne nuit à Kira et nous sommes rentrés au pavillon. Il n'était pas très tard, seulement 22 heures 15, mais après une aussi longue journée, ce n'était pas très tôt non plus.

Il nous fallait reprendre des forces pour le lendemain, le dernier jour des festivités. Je restai avec Sa majesté et nous avons un peu bavardé, puis Elsa a pris la relève et je suis rentré à mon hôtel. J'espérais m'endormir immédiatement, mais cela ne devait pas être. Dans le hall de l'hôtel, un employé de l'administration du Kaiser m'arrêta et m'invita à prendre un verre de bière. Je ne pouvais pas refuser une telle invitation, si bien que nous nous sommes assis dans le hall et avons bu ensemble. Je lui dis combien j'étais impressionné par l'organisation de la vie au château et combien il était triste de penser qu'à la mort du Kaiser tout cela se terminerait. Il répondit : « Nous essayons de ne pas y penser. Nous vivons au jour le jour. Nous sommes tous si dévoués au Kaiser que lorsqu'il partira, notre vie sera finie aussi. »

Le lendemain matin, 4 mai 1938, il nous fallait à nouveau porter l'habit. Je me précipitai chez Sa Majesté. Jusque là, tout s'était parfaitement passé, mais je craignais toujours qu'il n'y eût une rechute et que Sa Majesté ne pût pas assister à la cérémonie suivante. Sa

Majesté avait passé une mauvaise nuit parce que sa jambe droite l'avait empêché de dormir. Aucun médicament n'avait pu le soulager. Il essayait vraiment de garder bon moral, affirmant qu'il se sentait assez solide pour continuer.

La réunion à Haus-Dorn était prévue pour 11 heures 45 et la cérémonie nuptiale devait commencer à midi juste. L'Empereur, le Kronprinz et sa femme accueillaient les invités. Les deux hommes portaient des uniformes de hussard. Le Kaiser arborait l'étoile de Saint André et de nombreuses autres décorations. L'autel avait été dressé dans le hall du château et il était décoré avec de belles fleurs et des plantes de Hollande, le pays des fleurs, probablement les plus belles fleurs qu'il était possible de se procurer.

Des chaises viennoises dorées recouvertes de soie cramoisie étaient disposées pour les invités devant l'autel. Près de l'autel il y avait un orgue. Le marié et la mariée entrèrent au son de l'orgue et prirent place dans les fauteuils qui leur étaient destinés. Le service fut célébré par le confesseur du Kaiser, le pasteur de la cour, Bruno Doring. Après la cérémonie, le pasteur adressa quelques paroles empreintes de sagesse aux jeunes mariés et leur offrit ses vœux. Il leur remit à chacun une Bible et dit qu'il espérait que lorsqu'ils atteindraient l'âge avancé du Kaiser, leur bible serait aussi usée que la sienne.

Après cette seconde cérémonie de mariage, les jeunes mariés, les parents et le Kaiser reçurent les félicitations des invités. Les hommes portaient soit un uniforme militaire, soit l'habit, avec toutes leurs décorations, et les dames de sang royal des robes de cour avec les décorations dynastiques. Pendant la séance de félicitations, les chaises viennoises dorées du hall furent remplacées par des tables. A 13 heures exactement, tout était prêt pour le déjeuner et les invités gagnèrent leurs places.

Le déjeuner fut extrêmement protocolaire. La décoration des tables était exquise. On servit des volailles dans des plats d'argent, et les assiettes étaient en argent elles aussi. Le dessert fut servi dans des assiettes en or et les fruits dans un service de porcelaine provenant d'une manufacture impériale russe. Chaque assiette était décorée d'une image en couleur représentant un officier et un soldat de l'un des régiments de la Garde impériale russe. Ce service avait été offert à l'empereur d'Allemagne par l'empereur de Russie. Les fourchettes, les cuillères et les couteaux étaient en or ou en argent, les verres taillés dans le cristal le plus fin.

Après le champagne, le Kaiser se leva et prononça une courte allocution. Il félicita les jeunes mariés et leurs parents puis expliqua que, dans cette union de deux membres des dynasties russe et allemande, il voyait le symbole de l'union future entre la Russie et l'Allemagne, union qui éviterait que se répètent les erreurs politiques du passé qui avaient eu pour conséquence des guerres terribles, sources de grands maux pour les peuples des deux nations. Malheureusement, les espoirs du Kaiser ne devaient pas se matérialiser. Durant les dernières années de sa vie, de 1939 à 1941, il devait être le témoin d'une nouvelle guerre entre l'Allemagne et la Russie. Il ne vécut pas assez longtemps pour voir la fin de cette guerre destructrice, et le Seigneur lui épargna le triste sort de voir la catastrophe qui frappa l'Allemagne... Après le déjeuner, tous les invités prirent congé du Kaiser, de sa femme et des jeunes mariés.

En compagnie de Wladimir Kirillovitch, de Dmitri Pavlovitch, du prince zu Leiningen et de moi-même, Sa Majesté retourna au pavillon pour préparer le voyage de retour. A 17 heures, les jeunes mariés vinrent faire leurs adieux au père de Kira Kirillovna. Ils avaient l'intention de passer les premiers jours de leur lune de miel dans un château allemand prêté par des amis, après quoi ils partiraient pour les Etats-Unis, Hawaï, le Japon, la Corée, Shanghaï, Hong-Kong et l'Inde. Ce voyage de six mois était le cadeau de mariage du Kaiser.

Les adieux entre Kirill Wladimirovitch et sa fille furent très touchants. Tous les deux s'efforçaient de cacher leur émotion, mais il était tout à fait évident que la séparation était terriblement difficile pour eux. Six mois représentaient une longue période étant donné l'état de santé de Sa Majesté. La pensée qu'ils ne se reverraient peut-être pas leur est sûrement venue à l'esprit. Les jeunes mariés s'en allèrent...

A 18 heures, le Kronprinz et la princesse vinrent prendre congé. En me disant au revoir, la princesse me prit à part alors que Sa Majesté parlait avec le Kronprinz et elle me

dit : « Comme vous avez eu raison d'insister pour que le grand-duc assiste à toutes les cérémonies ! »

A 18 heures 30, le prince héritier zu Leiningen nous conduisit à la gare à Rotterdam car elle se trouvait sur sa route pour rentrer chez lui à Amorbach. La distance de Dorn à Rotterdam était de cent trente kilomètres facilement couverts en deux heures, ce qui nous laissait amplement le temps puisque notre train partait à 20 heures 53. Nous étions suivis par l'automobile de deux agents de sécurité. C'était la première fois que je roulais en voiture en Hollande. Il était impossible de rouler vite sur les routes étroites qui traversent des régions dont la population est dense. Rotterdam, cependant, me fit une bonne impression. Quand nous sommes entrés dans la ville, elle était très animée, mais elle me parut provinciale, accoutumés que nous étions à des villes plus importantes. Nous avons atteint la gare sans incident et nous sommes installés immédiatement dans nos compartiments. Les agents de sécurité qui nous avaient accompagnés jusqu'à la frontière vinrent saluer Sa Majesté avant de s'en aller.

Le lendemain matin, le 5 mai 1938, le train entra dans la gare de Nord à Paris à 6 heures 54. Nous avons pris congé de Dmitri Pavlovitch et sommes allés à l'hôtel Lotti. Wladimir Kirillovitch partit pour Londres reprendre ses études à l'université. Sa Majesté ne voulait pas rester à Paris, si bien que le chauffeur Jean nous conduisit sans attendre à Saint-Briac.

Le voyage dont la perspective avait engendré tant de craintes et d'hésitations se termina très bien. C'était merveilleux de penser que nous n'avions pas reculé devant par les risques encourus et que Sa Majesté avait décidé de partir. Le docteur Le Dantec fut sincèrement content d'apprendre que Sa Majesté avait pu supporter les difficultés du voyage et assister à toutes les cérémonies. Grâce à lui, Sa Majesté avait osé partir. Sans son soutien, je n'aurais pas pris le risque d'encourager Kirill Vladimirovitch à partir.

Nous avons repris notre routine habituelle à Saint-Briac. N'eût été la santé de Sa Majesté, notre vie eût été très agréable, surtout maintenant que le printemps était là. Sa Majesté était seul à Saint-Briac et devait rester seul environ trois semaines. Ses pensées étaient centrées autour de Wladimir Kirillovitch et surtout de Kira Kirillovna. Il s'était habitué à l'absence de Maria Kirillovna, mais le fait qu'elle attendait un bébé l'inquiétait. Sa Majesté avait perdu la capacité d'écrire lui-même ses lettres personnelles, ce qui compliquait encore plus son existence. Il n'avait pas d'autre choix que de m'utiliser comme intermédiaire. J'avais promis à Maria Kirillovna et Kira Kirillovna de les tenir régulièrement informées sur la santé de Sa Majesté. Je tins rigoureusement parole.

A mon retour, il me fallut rattraper beaucoup de correspondance. Beaucoup de questions étaient restées en suspens. Je faisais mes rapports réguliers à Sa Majesté sur le courrier qui arrivait et sur les affaires courantes. Lorsqu'il était incapable de se concentrer, je remettais les rapports à une date ultérieure. Parfois, j'étais stupéfait de voir combien il continuait à s'intéresser à notre travail et comme il se rappelait les noms de nos dirigeants ainsi que les détails de leur activité.

La situation politique en Europe devenait de plus en plus compliquée à cause de la pression implacable exercée par Hitler. Des rumeurs au sujet d'une guerre possible avec l'Allemagne devenaient plus fréquentes.

Pendant les trois ou quatre semaines qui suivirent son voyage, Sa Majesté se sentit assez bien pour descendre presque tous les jours à la salle à manger pour les repas, bien que la douleur de sa jambe droite, loin de diminuer, augmentât graduellement. Cette douleur opiniâtre s'accompagnait d'insomnie. Ce n'était que de temps en temps qu'il s'assoupissait une petite demi-heure. Aucun des analgésiques prescrits ne soulageait suffisamment la douleur pour lui permettre de dormir.

Kira Kirillovna n'écrivait peut-être pas suffisamment souvent au gré de Sa Majesté, mais lorsqu'elle le faisait, elle décrivait son voyage en détail. Il fallait considérer que c'était un voyage de noces et qu'il lui était difficile de trouver le temps d'écrire. Chaque lettre de Kira Kirillovna était un événement pour Sa Majesté, et pour nous aussi car il en partageait le contenu avec nous.

Wladimir Kirillovitch arriva de Londres au milieu de mai, ce qui remonta le moral de son père, comme d'habitude. La présence de son fils le distrayait de sa douleur. Il l'accompagnait dans ses sorties en voiture et pour faire les courses. Sa Majesté rassembla même assez de courage pour faire un trajet de quarante kilomètres afin d'acheter un bateau neuf dans une ville renommée pour la construction navale. Le voyage se passa bien en ce sens que, pris par l'enthousiasme de Wladimir Kirillovitch pendant l'inspection des bateaux, Sa Majesté oublia tout pour un moment. Plus tard, cependant, il dut en payer le prix car il souffrit beaucoup.

Le 31 mai 1938, Wladimir Kirillovitch dut retourner à Londres parce que son passeport expirait ; de plus il devait achever ses études à l'université. Comme d'habitude, son départ eut un retentissement néfaste sur l'humeur et la santé de Sa Majesté. Son unique sujet de conversation était le retour de son fils pour les grandes vacances. Wladimir Kirillovitch rentra le 12 juin, avec l'intention de passer tout l'été à Saint-Briac. Son ancien professeur, E.A. Johanson, était revenu avec lui. Sa Majesté continuait son combat contre la maladie, allant de temps en temps en voiture à la plage ou rendre visite à des amis et même jouer au bridge.

Le docteur encourageait de telles distractions et, selon ses conseils, Wladimir Kirillovitch faisait de son mieux pour distraire son père. Quand il lui proposa de l'accompagner à la course annuelle du Mans, que Kirill Vladimirovitch suivait avec un vif intérêt, Sa Majesté refusa disant qu'il ne se sentait pas assez solide pour passer de longues heures dans les tribunes. Auparavant, il assistait à ces courses tous les ans...

A mesure que le temps passait, le docteur ne laissait espérer aucune amélioration de la santé de Sa Majesté.

Au cours de l'hiver 1937-1938, Sa Majesté avait soulevé une question importante : fallait-il m'adjoindre un assistant ? Je remettais la décision à plus tard pour deux raisons : 1° cela serait une dépense supplémentaire pour notre situation financière déjà difficile, et 2° il était difficile de trouver la personne qui convenait. J'avais néanmoins de plus en plus de mal à faire face à tout le travail, si bien qu'il était impératif de prendre une décision.

Après mûre réflexion, je choisis le lieutenant-colonel Dimitry Séniavine comme assistant. Il vivait depuis dix ans en Ethiopie et voulait quitter ce pays pour des raisons de santé. En 1936, il avait abandonné son travail en Ethiopie en prenant un congé de six mois et il avait été notre hôte à Saint-Briac, car il n'avait aucun proche parent parmi les émigrés. Pendant cette période, j'avais appris à le connaître assez bien. Il avait été notre représentant en Ethiopie et c'était sans aucun doute un monarchiste sincère. C'était un homme bien, d'intelligence moyenne. On ne pouvait lui confier que des tâches routinières, ce qui était exactement ce qu'il me fallait.

Nous avons envoyé de l'argent à Séniavine pour ses frais de voyage. Il arriva à Saint-Briac le 24 juin 1938 et s'installa chez moi.

Comme la santé de Sa Majesté se détériorait et que les docteurs ne laissaient aucun espoir de guérison, je décidai de mettre au courant de son état tous nos représentants et certaines personnes de confiance. J'espérais neutraliser ainsi les rumeurs croissantes qui sapaient ma crédibilité.

Je rédigeai le mémorandum confidentiel suivant :

Le premier médecin qui signala la gravité de l'état de Sa Majesté fut le médecin russe le docteur Zalewsky à Paris. Cela se passait à la fin de 1935. Le diagnostic du docteur fut confirmé vers la fin de 1936 lorsqu'une semi-paralysie s'installa presque sans douleur dans la jambe gauche de Sa Majesté. En 1937, Sa Majesté tomba malade à Munich en revenant de Suisse. La maladie commença par la grippe et fut aggravée par des symptômes d'artériosclérose. Les médecins allemands détectèrent une formation de caillots qui circulaient avec difficulté le long des artères. Ils prescrivirent de piqûres d'acétylcholine. Au retour à Saint-Briac, à la fin mars, les piqûres d'acétylcholine furent administrées régulièrement par le médecin français, le docteur Le Dantec. Le traitement sembla efficace et Sa Majesté reprit des forces pendant l'été de 1937. Il passa l'automne 1937 à Londres et

continua à être traité à l'acétylcholine. En novembre, son état se détériora. Il sombra dans la dépression, constamment persuadé qu'il tombait gravement malade. A la fin de décembre 1937, Sa Majesté retourna à Saint-Briac en se plaignant sans cesse qu'il ne se sentait pas bien. En février 1938, sa vue se détériora soudainement. Il attribua cela à une exposition au soleil plusieurs minutes sans chapeau. Les ophtalmologistes déterminèrent que l'affaiblissement de sa vision était causé par la formation de caillots dans les vaisseaux des yeux par suite d'une mauvaise circulation du sang. Heureusement, les symptômes visuels se dissipèrent rapidement. Peu après, Sa Majesté commença à se plaindre de vertiges et d'une sensation générale de malaise, ce qui le tint au lit deux semaines environ. Le docteur Le Dantec attribua ces symptômes à l'artériosclérose. A la mi mars 1938, la santé de Sa Majesté s'améliora un peu. Il fit un voyage à Paris au début d'avril et rentra le 7. Ce jour-là, il ressentit une vive douleur dans la jambe droite. Le docteur Le Dantec diagnostiqua un symptôme de sciatique et nota que la détérioration de la circulation sanguine dans la jambe droite continuait à s'aggraver. Depuis ce moment-là, la douleur dans la jambe droite de Sa Majesté n'a pas cessé, même si son intensité a varié. La douleur a commencé dans le mollet puis a gagné les orteils. Elle était particulièrement pénible la nuit. Le pied devenait rouge et présentait l'aspect d'une brûlure, comme s'il était plongé dans de l'eau bouillante. Rien ne pouvait soulager la douleur et aucun sédatif ne pouvait apporter le sommeil. Sa Majesté ne pouvait se déplacer sans canne. On continuait à administrer les piqûres d'acétylcholine sans interruption, mais elles apportaient de moins en moins de soulagement. A la fin du mois d'avril 1938, en route pour Potsdam, Sa Majesté s'arrêta à Paris pour être examiné par le professeur français Le Clerc et le médecin russe Zalewsky. Ils jugèrent que son état était mauvais. Sa Majesté fit le voyage de Potsdam et de Dorn sans incident ni complication, et le 5 mai, il était de retour à Paris. Le professeur Le Clerc l'examina à nouveau et prescrivit un nouveau traitement. Le professeur nota que l'état du coeur était relativement bon, le foie normal et la digestion satisfaisante. En dépit de la grande fatigue due à l'insomnie et la douleur continue dans la jambe, Sa Majesté restait tout à fait lucide et sa mémoire était intacte. Le médicament prescrit par le professeur Le Clerc ne soulageait pas la douleur. En juillet, elle diminua cependant et se déplaça vers les orteils ; la plante du pied enfla. Pendant qu'il était à Potsdam, Sa Majesté fut examiné par le célèbre docteur Schultz qui recommanda l'usage d'une machine pour dilater mécaniquement les vaisseaux sanguins. Il s'agissait d'une machine de fabrication allemande, c'était un container de verre dans lequel on plaçait la jambe, puis on faisait le vide. Sa Majesté l'utilisait quotidiennement. Cette machine laissait le docteur Le Dantec sceptique. Au début, il apporta un certain soulagement, mais au bout de quinze jours, on découvrit que la peau du pied droit avait commencé à peler. Craignant la formation de plaies, le docteur Le Dantec interrompit le traitement. Le fait que la peau pelait apporta un inconfort supplémentaire, qui disparut lorsqu'une nouvelle couche de peau se forma. Les petites plaies sur les orteils guérirent aussi. La douleur qui allait du mollet jusque dans les orteils empira. Sa Majesté ne pouvait plus marcher. Même de fortes doses d'antalgiques n'avaient aucun effet et il souffrait terriblement. Le docteur Le Dantec devint encore plus pessimiste. Le fait que la douleur persistait depuis six mois lui paraissait être un mauvais signe. Il craignait que la paralysie ne s'installât dans la jambe. Il exclut aussi une opération.

En résumé, il était d'avis qu'il n'y avait aucun moyen de guérir Sa Majesté ; nous ne pouvions qu'espérer soulager la douleur. Le docteur décida de continuer le traitement par piqûres d'acétylcholine et de prescrire divers médicaments antalgiques.

Comme il a déjà été dit, le 12 juin 1938, Wladimir Kirillovitch revint de Londres. Ses examens avaient été repoussés au 10 septembre. Le bonheur de Sa Majesté au retour de son fils fut immense. Il voulait être avec lui tout le temps. Mais Wladimir Kirillovitch était jeune, le beau temps estival et la mer l'attiraient. Il voulait être libre. En dépit de sa grande affection pour son père, il était incapable de rester longtemps à son chevet.

En juillet, pendant de courtes périodes, Sa Majesté se sentit mieux. Il accepta même d'être interviewé pendant une demi-heure par un journaliste du journal français « Le Figaro ».

Le 16 juillet, le grand-duc Boris Vladimirovitch, frère de Kirill Vladimirovitch, vint à Saint-Briac. Ce fut un grand moment pour les deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis quinze ans. Il y avait eu entre eux une brouille durable causée par le mariage de Boris Vladimirovitch et par des malentendus au sujet de l'héritage de leur mère, exacerbés par la femme du grand-duc.

Victoria Feodorovna avait refusé de recevoir la femme de Boris Vladimirovitch et ce dernier avait refusé de venir sans elle. Victoria Feodorovna n'était plus là et Kirill Vladimirovitch était gravement malade ; il avait exprimé le désir de voir son frère pour discuter avec lui du statut de Vladimir Kirillovitch par rapport aux autres membres de la Dynastie. Vladimir Kirillovitch pouvait devenir bientôt le Chef de la Dynastie alors qu'il en était le membre le plus jeune. Il était important pour lui d'avoir le soutien de son oncle.

La rencontre des deux frères fut particulièrement émouvante. Boris Vladimirovitch vint en voiture, accompagné du colonel K.P. Grevs, qui venait fréquemment en visite à Saint-Briac lorsque Victoria Feodorovna était en vie. Boris Vladimirovitch resta à Saint-Briac vingt-quatre heures et promit de revenir. Cela faisait plaisir à voir combien les deux frères étaient heureux de cette réunion. L'effet sur le moral de Sa Majesté fut miraculeux. C'était la première fois que je rencontrais le grand-duc Boris Vladimirovitch. Il me fit particulièrement bonne impression.

Le 1^{er} août 1938, nous reçûmes la triste nouvelle de la mort d'Olga V. Tomanovsky à Paris. Elle avait été extrêmement loyale envers la Famille impériale.

Le 8 août, la grande-duchesse Maria Kirillovna arriva avec les jeunes Senutovitch (Irène et André). Sa visite tombait à point nommé, car j'étais cloué au lit par un rhume, ce qui faisait que Sa Majesté avait besoin d'une autre compagnie.

Vers la mi-août, une tache noire apparut sur l'un des orteils du pied droit de Sa Majesté. Le docteur devint grave. Quand nous fûmes seuls, il me dit qu'il craignait que ce ne fût le premier signe de la gangrène. Sa Majesté perdit l'appétit, il commença à perdre du poids et s'affaiblit. Certains matins, il fallait que je le soulève du lit pour l'installer dans son fauteuil pendant qu'Elsa faisait le lit. Sa Majesté était si léger, même alors, que le soulever ne posait aucun problème.

Il devint de plus en plus difficile de distraire Sa Majesté et il devenait de plus en plus apathique. Heureusement, l'éditeur anglais, Selwyn and Blunt, proposa de publier ses mémoires. Le directeur de l'éditeur, Kirby, vint nous voir pour les négociations, accompagné de Knuppfer. Sa Majesté, bien entendu, serait dans l'incapacité d'écrire lui-même ses mémoires. Même s'il avait été en bonne santé, il n'aurait pas accepté. Je suggérai qu'il les dicte. Pour moi, le plus important était de trouver une occupation à Sa Majesté pour le distraire de sa douleur. Sa Majesté donna son accord, mais sans enthousiasme. Il précisa bien qu'il ne pouvait assumer aucune obligation, ajoutant que s'il avait le sentiment que la tâche était trop ardue, il serait obligé de s'arrêter. L'éditeur accepta cette condition. Knuppfer trouva rapidement à l'université d'Oxford un étudiant pour prendre le texte sous la dictée. Il s'appelait le prince Lieven.

Le 26 août 1938, le prince Lieven arriva à Saint-Briac et il commença à se rendre tous les jours à la villa à 5 heures de l'après-midi. Chaque fois que Sa Majesté était en état de dicter, ils restaient ensemble une heure ou plus. J'ai dû établir le plan de l'ouvrage pour aider Sa Majesté à se remettre les événements en mémoire et pour lui éviter de commettre des oublis importants. De temps en temps, il était si absorbé par ses efforts qu'il en oubliait le présent. Le temps s'écoulait rapidement. De plus, la rédaction des mémoires et le rappel du passé faisaient surgir diverses questions qui nous fournissaient matière à discussion. Il y avait aussi des jours où Sa Majesté ne se sentait pas capable de dicter et il fallait remettre le travail à plus tard.

Je crois que le fait que de dicter ses mémoires pendant les dernières semaines de sa vie empêcha Sa Majesté d'éprouver une immense détresse inévitable. Les mémoires furent achevés et publiés à Londres en 1939.

Ma lettre à la grande-duchesse Kira Kirillovna datée du 12 août 1938 révèle combien ce dernier été fut pénible pour Kirill Vladimirovitch. J'écrivais :

Il n'y a pas de changement dans l'état de Sa Majesté. Sa jambe continue à le faire souffrir avec de rares et brèves périodes de répit. Le temps passe vite. Au début de septembre, Wladimir Kirillovitch doit retourner à Londres. Sa Majesté est déjà bouleversé à l'idée de cette séparation et rêve de passer l'automne à Londres, si l'état de sa jambe le lui permet. Naturellement, ce projet dépend des résultats des examens de Wladimir Kirillovitch qui doivent commencer le 20 septembre. Wladimir Kirillovitch est en bonne forme. Il nage, joue au tennis et au golf et fait de la voile dans son bateau. Il fait généralement beau avec, de temps en temps, quelques jours pluvieux.

Le docteur Le Dantec me dit ouvertement que Sa Majesté ne survivrait pas longtemps. C'était aussi le sentiment de Kirill Vladimirovitch lui-même. Il me répéta plusieurs fois : « Je sens que ma fin est proche. Elle est partie (Victoria Feodorovna) et je la suivrai bientôt. » Que pouvais-je répondre à cela et comment le consoler ? C'était vrai, tout indiquait que Kirill Vladimirovitch rejoindrait rapidement Victoria Feodorovna. Je faisais de mon mieux pour le soutenir et détourner le cours de ses pensées.

Le 28 août 1938, on célébra l'anniversaire de Wladimir Kirillovitch. Il avait vingt et un ans. Sa Majesté ne se sentait pas trop mal ce jour-là et il put descendre à la salle à manger se faire photographier avec les autres. Je me souviens combien cela l'embarrassait d'être photographié en pantoufles. Sur le cliché figuraient Sa Majesté, Wladimir Kirillovitch, Séniavine, le prince Lieven, mon fils Vladimir et moi-même. Nous fêtâmes cet anniversaire le mieux possible tout en nous efforçant d'éviter à Sa Majesté une fatigue excessive. Après le repas d'anniversaire, Sa Majesté fit une sortie en voiture avec son fils.

Dix jours plus tard, le 8 septembre, Wladimir Kirillovitch fut obligé de partir pour Londres pour préparer ses examens. L'état de Kirill Vladimirovitch était si mauvais à ce moment-là que son fils aurait peut-être dû rester à ses côtés ; cependant ce jour-là, on ne pouvait absolument pas prévoir combien de temps la situation allait durer et si Wladimir Kirillovitch était resté, ses études auraient encore été retardées d'un an. Je ne l'ai donc pas dissuadé de partir. Après son départ, je restai le seul compagnon intime de Sa Majesté.

Cinq jours plus tard, le 13 septembre, à 11 heures, le docteur Le Dantec arriva pour examiner Sa Majesté comme il le faisait périodiquement. Il constata que l'état du pied droit s'était dégradé ; la tache sur le troisième orteil était beaucoup plus foncée. Sa Majesté savait ce que cette tache signifiait et cela le déprima énormément. Le docteur tenta de le rassurer en expliquant que ce n'était qu'un état passager, mais en me quittant, il me dit qu'il ne faisait aucun doute que la gangrène s'était installée et que Sa Majesté devrait être transporté dans un des hôpitaux de Paris.

Je prévins immédiatement les grands-ducs Boris et André Vladimirovitch ainsi que les grandes-duchesses Maria et Kira Kirillovna. Dans ma lettre du 14 septembre 1938, j'écrivis à Kira Kirillovna :

Comme je vous en ai déjà informée, la peau du pied droit de Sa Majesté a pelé et une nouvelle couche de peau a poussé. De petites plaies sont apparues sur les orteils et elles ne veulent pas guérir. Le médicament prescrit par un spécialiste de Rennes n'a pas eu d'effet. Depuis le 29 août, Sa Majesté est resté alité ou bien assis dans un fauteuil car la douleur devient trop forte quand il essaie d'enfiler quelque chose sur son pied droit. Hier, Le Dantec a constaté que le troisième orteil était gangréné. Jusqu'à maintenant, il n'y a que la peau qui soit atteinte, mais le mal va s'étendre inévitablement. Lorsque j'ai parlé d'une opération au docteur, il m'a répondu qu'elle serait inutile. De toutes façons, dans son état actuel, Sa Majesté ne supporterait pas une opération. Pensant qu'il était essentiel d'avoir un autre avis, j'ai demandé à Sa Majesté la permission d'appeler un spécialiste bien connu, le professeur Lariche. Sa Majesté accepta à contrecœur.

A ma demande, Maria Kirillovna est venue à Saint-Briac le 30 août, mais elle a dû repartir le 10 septembre à cause de la situation politique inquiétante et tellement tendue que la guerre pouvait éclater à tout instant. Pendant ces jours-là, néanmoins, le risque semblait être temporairement atténué.

Voici comment nos journées sont organisées : j'arrive à la villa à 9 heures 30 et je m'efforce de distraire le malade. Nous déjeunons à 11 heures 30. A 2 heures, Sa Majesté essaie de faire la sieste, généralement avec un succès limité. A 2 heures, je rentre chez moi pour travailler. A 4 heures 30, je retourne à la villa où je reste jusqu'à 6 heures. A cette heure-là, Sa Majesté reçoit le prince Lieven qui reste jusqu'à 7 heures. Sa Majesté se repose ensuite jusqu'à 8 heures. Je reste jusque vers 9 heures 30 ou 10 heures. Puis Evguénia Alexandrovna (Johanson) vient faire la lecture, la plupart du temps du Leskov. Sa Majesté écoute et somnole. A 10 heures 30, Elsa arrive et prépare Sa Majesté pour la nuit... Il dort sporadiquement et la douleur est incessante. La partie de la nuit où il s'agite commence vers 11 heures. A 2 heures, ne supportant plus la douleur, il appelle généralement Elsa qui essaie de l'aider à trouver une meilleure position pour sa jambe et lui administre un quelconque tranquilisant. Ensuite, commence une autre tentative pénible pour trouver le sommeil, tentative rarement couronnée de succès. C'est ainsi que la nuit traîne en longueur jusqu'au matin et alors commence une autre journée de souffrance.

(Fin de la lettre)

Mes espoirs de voir venir rapidement le professeur Lariche ne se matérialisèrent pas. V.N. Senutovitch m'apprit que le professeur participait à un congrès au Brésil. Il me suggéra d'appeler un autre spécialiste renommé de la sclérose, le docteur Soulier, de Paris.

Le docteur Soulier arriva à Saint-Briac le 18 septembre 1938. Il trouva l'état de santé de Sa Majesté extrêmement grave. Il ne lui laissait que deux semaines de vie, après quoi la gangrène se répandrait si vite que la mort pourrait survenir à n'importe quel moment. Le docteur insista pour dire que, dans quinze jours au plus tard, il faudrait faire transporter Sa Majesté dans un hôpital de Paris. Là, il faudrait pratiquer une amputation de la jambe jusqu'à la hanche. Cela serait possible à condition que le coeur et les autres organes soient suffisamment solides pour supporter l'opération. L'opération soulagerait la douleur dans la jambe droite et Sa Majesté pourrait encore vivre de nombreuses années.

Le docteur recommanda de taire la vérité à Sa Majesté parce que le choc risquait d'être trop grand. Il dit à Sa Majesté que, pendant deux semaines, il essaierait d'autres médicaments. Si cela ne donnait aucun résultat, alors une petite opération consistant à enlever une partie de l'artère serait nécessaire. Sa Majesté accepta le premier point de cette proposition, celle qui concernait la « petite opération », mais il déclara qu'il refuserait une quelconque intervention chirurgicale, si elle devait s'avérer nécessaire.

En partant, le docteur Soulier répéta qu'en aucun cas il ne fallait parler à Sa Majesté d'une possible amputation. Il vaudrait mieux pour lui qu'il apprenne la vérité après avoir repris connaissance après l'opération. Une fois que le malade se rend compte que l'opération a été réalisée, il accepte le *fait accompli* et comprend que c'était le seul moyen de lui sauver la vie.

Bien qu'il fût évident que l'amputation était la seule façon d'éviter les conséquences de la gangrène, la perspective de cette éventualité était déprimante. Il m'était impossible d'imaginer que Sa Majesté pût jamais accepter une amputation. En refusant de subir ne fût-ce que la « petite opération chirurgicale » mentionnée par le docteur Soulier, il se rendait probablement compte que cette « petite opération » pourrait bien être en fait une grosse opération. Il savait pertinemment que la gangrène s'était mise dans son orteil et que l'amputation était inévitable.

Si affreuse que fût la perspective d'une amputation, je considérai que la vie de Sa Majesté était sans prix pour Wladimir Kirillovitch et indispensable à la cause de la restauration de la monarchie. Comme il n'y avait pas d'autre moyen de sauver la vie de Sa Majesté. Il fallait faire cette opération. La décision finale concernant l'amputation ne pouvait néanmoins être prise que par ses enfants ou par ses frères. Je demandai immédiatement à Maria Kirillovna, Boris Vladimirovitch et André Vladimirovitch de venir à Saint-Briac. Je ne voulais pas inquiéter dès maintenant Wladimir Kirillovitch à cause de l'imminence de ses examens.

Ils arrivèrent le soir du 21 septembre 1938, avec un chirurgien russe. Il fallait de toutes façons faire transporter Sa Majesté dans un hôpital parisien, le docteur Le Dantec ayant

déclaré catégoriquement qu'il ne pouvait plus le soigner dans l'état où il se trouvait ; Sa Majesté ne pouvait plus rester à la maison. Maria Kirillovna et les frères furent tout à fait d'accord avec Le Dantec. Ils décidèrent de transporter Sa Majesté à Paris à l'Hôpital américain considéré comme l'un des meilleurs.

La veille du voyage, l'humeur était sombre. Après avoir examiné la jambe de Sa Majesté, le chirurgien russe ne put que confirmer le diagnostic du docteur Soulier ; l'amputation était inévitable et il fallait transporter immédiatement le malade à l'hôpital.

Maria Kirillovna entreprit de téléphoner à l'hôpital, à la grande-duchesse Elena Vladimirovna et aux Senutovitch. Malheureusement, le téléphone marchait mal ce jour-là et les coups de téléphone prirent toute la soirée. Boris Vladimirovitch et André Vladimirovitch passèrent cette soirée dans la chambre de Kirill Vladimirovitch à le convaincre de la nécessité de ce voyage à l'hôpital et à essayer de le distraire.

Heureusement, Kirill Vladimirovitch ne s'opposait que faiblement à la nécessité d'aller à l'hôpital parce que le chirurgien l'avait convaincu que les soins dispensés dans un hôpital de premier ordre étaient incomparablement meilleurs que ceux qu'il pouvait recevoir à la maison. De plus, à Paris il serait entre les mains des meilleurs médecins, alors qu'à Saint-Briac il n'y avait que le docteur Le Dantec, qui avait lui-même reconnu qu'il ne pouvait plus appliquer de traitement efficace.

Il fallait bien réfléchir à la meilleure manière de préparer la voiture afin de procurer le maximum de confort au malade. Il fut décidé d'aménager un lit en retirant le siège avant pour placer un matelas. Ces préoccupations occupèrent la soirée.

Le 22 septembre 1938, à 9 heures, tous les habitants de la villa ainsi que ma famille se rassemblèrent dans le hall et dans la cour pour dire adieu à Sa Majesté. Quand l'auto de Sa Majesté et celle de Boris Vladimirovitch furent prêtes, avec le docteur, je montai dans la chambre de Sa Majesté pour le transporter en bas et l'installer dans la voiture. Comme l'escalier était étroit, nous avons peur de faire mal à la jambe malade en frôlant le mur ou la rampe, mais il était si léger que nous n'eûmes aucune difficulté. Sa Majesté était allongé sur le matelas dans un confort relatif et il ne se plaignait pas de souffrir. Le chauffeur Jean était au volant et le docteur était assis près du malade. Maria Kirillovna et André Vladimirovitch prirent place dans la voiture de Boris Vladimirovitch.. Je ne partis pas avec eux parce que j'avais vraiment besoin de quelques jours de repos pour me remettre de la tension nerveuse et de l'épuisement physique.

Else Retscher restait aussi à Saint-Briac pour le moment. Pendant six mois, elle avait servi d'infirmière et n'avait pas quitté le malade. C'était une personne merveilleuse et son dévouement envers Victoria Feodorovna et Kirill Vladimirovitch était tout à fait exceptionnel. Elle avait porté l'entier fardeau des soins à apporter au malade et elle avait accompli cette tâche avec une patience et une abnégation incroyables.

Pour ceux d'entre nous qui avons été proches de Kirill Vladimirovitch depuis tant d'années, cet adieu était une grande tragédie. Nous étions venus à la villa de nombreuses fois dans le passé pour voir Sa Majesté Victoria Feodorovna ou ses enfants partir en voyage. Cette fois-ci, l'adieu était différent. C'était pour toujours. En vérité, aucun de nous n'entretenait l'illusion que Sa Majesté pût guérir et revenir à Saint-Briac.

Quand nous avons porté Sa Majesté pour l'installer dans la voiture, tous les yeux étaient pleins de larmes. Sa Majesté essayait d'être gai. Il eut un petit sourire en disant au revoir à tout le monde. Cela le désespérait d'être dans un état aussi amoindri. Il désirait voir la portière se fermer et la voiture démarrer aussi vite que possible. Lorsque tout fut en ordre, la voiture de Sa Majesté franchit la grille la première, suivie de l'auto de Boris Vladimirovitch. En partant, Maria Kirillovna me cria : « Venez vite à Paris ! » Les voitures disparurent, mais nous entendions encore le bruit des moteurs qui accéléraient. Nous restions tous dans la cour debout et silencieux, car nous ne voulions pas nous disperser et nous échangeons nos impressions sur ces tristes adieux.

Après le départ de Sa Majesté, Ker Argonid et Saint-Briac paraissaient étranges et vides. Tout était physiquement comme avant, mais Victoria Feodorovna et Kirill Vladimirovitch, qui nous avaient liés à cet endroit, étaient partis. J'envoyai un télégramme à Wladimir Kirillovitch pour lui dire que son père avait été transporté à l'Hôpital américain à

Paris, qu'une opération était imminente et qu'il devait venir immédiatement au chevet de son père. Ce même jour, nous avons reçu une lettre de Wladimir Kirillovitch m'annonçant que les examens avaient été repoussés au 28 septembre et qu'il devait attendre six jours de plus. Il n'y avait pas le temps de réfléchir pour savoir s'il devait rester à Londres ou venir à Paris. Il devait aller retrouver son père immédiatement. Deux jours plus tard, je reçus un télégramme de Wladimir Kirillovitch, qui était maintenant à Paris, me demandant de venir sans délai.

J'arrivai à Paris le 25 septembre 1938 au matin et je me rendis immédiatement chez les Senutovitch où m'attendait Wladimir Kirillovitch. Nous sommes allés aussitôt à l'hôtel Lancaster où séjournèrent Elena Vladimirovna et Maria Kirillovna qui m'avaient téléphoné. La fille d'Elena Vladimirovna, la princesse Olga, femme du prince Paul, régent de Yougoslavie, était avec elle. Elles nous apprirent que Sa Majesté était suivi par le professeur Martel, que Maria Kirillovna était venue avec un médecin allemand bien connu et qu'en ce moment même, ce médecin allemand, le professeur Martel et le docteur Soulier étaient en train de se concerter.

Heureusement, la soeur de Sa Majesté, la grande-duchesse Elena Vladimirovna, qui habitait Paris, prenait à sa charge toutes les dépenses médicales de son frère. Kirill Vladimirovitch n'avait pas les moyens de payer l'hôpital ou les médecins.

Nous sommes allés à l'hôpital. Le professeur Martel nous annonça qu'ils avaient décidé d'attendre encore trois ou quatre jours pour voir si la gangrène avait cessé de se propager. Il expliqua que lorsqu'il s'agissait de personnes âgées, la propagation de la gangrène s'arrêtait quelquefois, ce qui limitait l'étendue de l'amputation. Dans le cas de Sa Majesté, il s'agirait alors d'amputer seulement quelques orteils. Nous reprîmes espoir.

Sa Majesté me reçut très aimablement ; il me dit qu'il était content que je sois venu et qu'il aurait l'esprit tranquille si j'accompagnais Wladimir Kirillovitch partout où il irait dans Paris.

La chambre de Sa Majesté était relativement grande et elle donnait sur le parc qui entoure l'hôpital. Une infirmière était à son chevet jour et nuit. Avec Wladimir Kirillovitch j'allais à l'hôpital tous les jours et nous y restions de 11 heures à 1 heure et de 5 heures à 7 heures 30. Le matin, Maria Kirillovna rendait aussi visite à son père. L'après-midi, Elena Vladimirovna et la princesse Olga venaient nous rejoindre. Leur présence était une grande aide car elles savaient comment distraire Sa Majesté par leur conversation et lui faire oublier la douleur incessante que les médecins de l'hôpital n'étaient pas plus capables de soulager que Le Dantec.

Les heures que nous passions à l'hôpital étaient pénibles. Nous faisons de notre mieux pour aider Sa Majesté à oublier ses souffrances continues. Il était irritable et impatient avec nous et cependant il insistait pour nous avoir près de lui. Cinq personnes en bonne santé étaient tranquillement assises en face de lui à causer de sujets insignifiants pendant qu'il endurait sans répit une souffrance atroce. Si l'un d'entre nous ne venait pas, il exigeait immédiatement qu'on lui explique cette absence. Cela concernait tout spécialement Wladimir Kirillovitch, Maria Kirillovna et moi-même. La tension de la situation était encore renforcée par la crise politique internationale à l'arrière-plan. L'état d'esprit de la population à Paris était tel qu'on pouvait s'attendre à ce que la mobilisation fût décrétée d'un jour à l'autre.

Le 28 septembre 1938, craignant d'être coupée de sa famille, Maria Kirillovna quitta Paris pour rentrer chez elle en Allemagne. La veille, Wladimir Kirillovitch était retourné à Londres pour ses examens, selon le désir exprès de son père.

Le personnel de l'hôpital nous dit, qu'en cas d'évacuation, l'Hôpital américain serait évacué dans les vingt-quatre heures vers la ville de Tours. Toute opération chirurgicale importante était par conséquent hors de question puisqu'un malade opéré ne pouvait pas être transporté avant plusieurs jours. Le professeur Martel dit avec insistance qu'il fallait immédiatement évacuer Kirill Vladimirovitch en Suisse ; cela serait en effet beaucoup plus difficile une fois que la mobilisation serait commencée. La grande-duchesse Elena et moi-même étions extrêmement perturbés parce que, pour exécuter un tel transfert, il fallait faire des démarches légales et financières qui ne pouvaient être accomplies du jour au lendemain. Nous n'avions pas le temps de traîner, il fallait agir. La princesse Olga demanda à l'ambassadeur de Yougoslavie de l'aider pour les formalités et je suis allé le voir. Nous

suivions avec une vive inquiétude les nouvelles dans les journaux et à la radio concernant les pourparlers interminables entre la France et l'Angleterre ainsi que l'arrogance croissante de Hitler. Le trouble et la peur de la guerre des Français et des Anglais devenaient de plus en plus visibles. Finalement la radio annonça la rencontre imminente à Munich des chefs d'Etat – Chamberlain et Daladier d'un côté, Hitler et Mussolini de l'autre. La conférence se tint les 29 et 30 septembre 1938. Hitler fit semblant de se satisfaire des promesses de Chamberlain et de Daladier. Chamberlain et Daladier rentrèrent dans leur pays respectif convaincus que la guerre avait été évitée. A Paris et à Londres, ce fut la détente.

Nous étions nous aussi soulagés. Maria Kirillovna et Wladimir Kirillovitch revinrent à Paris. Une autre consultation eut lieu entre le professeur Martel et les docteurs Fuller et Soulier. Ils décidèrent à nouveau d'attendre, soit pour observer le cours de la gangrène, comme ils l'affirmèrent, soit peut-être parce qu'ils avaient découvert d'autres symptômes inquiétants.

Le professeur Lariche arriva le 5 octobre 1938. C'était trop tard. De son examen, il tira la conclusion que le très mauvais état de la santé de Sa Majesté excluait toute opération.

Durant ces derniers jours, la douleur était devenue plus intense et persistante. Le 6 octobre 1938, le directeur médical de l'Hôpital américain, le docteur Fuller, fit venir les parents de Sa Majesté dans son bureau : Wladimir Kirillovitch, Maria Kirillovna, André Vladimirovitch, Elena Vladimirovna et la princesse Olga. Il leur apprit que les professeurs Martel et Lariche, de même que le docteur Soulier, étaient tous d'avis qu'une opération serait sans objet parce que le patient était au stade terminal. Ils recommandaient d'administrer de fortes doses de morphine pour permettre au patient de dormir, mais ils prévenaient aussi que cela hâterait sa fin.

Nous étions tous conscients que l'état de Sa Majesté était désespéré, mais l'entendre dire de façon aussi brutale par des sommités médicales fut malgré tout un choc. A contrecœur, la famille donna son accord à la suggestion des médecins.

Après de nombreuses nuits sans sommeil, Sa Majesté fut traité à la morphine et dormit enfin paisiblement pendant la nuit. Il resta faible et à demi conscient jusqu'au matin du 12 octobre 1938 ; il sombra alors dans le repos éternel, un jour avant son soixante-deuxième anniversaire. Son corps fut placé dans un cercueil à la morgue de l'hôpital, où ses enfants et ses plus proches parents vinrent un peu plus tard pour cet adieu final. Je fus reconnaissant d'être invité à assister à ce dernier adieu. La grande-duchesse Elena Vladimirovna me dit : « Vous avez été si proche de mon défunt frère que votre présence sera appréciée par lui et par nous tous. » J'étais profondément touché de cette attention, mais il m'était cependant pénible de voir Sa Majesté mort, allongé dans son cercueil. Seule l'expression paisible de son visage était réconfortante, comme s'il se reposait enfin après ses longues souffrances. Ce n'était que dans la mort qu'il avait trouvé le soulagement de six mois de tortures.

Après la mort de Sa Majesté, Wladimir Kirillovitch, Maria Kirillovna et moi-même, n'avions qu'un seul souhait : rester seuls un jour ou deux afin de surmonter le choc et de pouvoir rassembler nos esprits. Cela ne devait pas être. Les jours suivants furent source de nouvelles émotions et de nouvelles tensions.

Wladimir Kirillovitch et Maria Kirillovna assistèrent à des services de Requiem célébrés dans toutes les principales églises de Paris. Je les accompagnai.

Une question délicate se posait : dans quelle église fallait-il déposer le cercueil pour les obsèques ? A première vue, la réponse était évidente ; il n'y avait qu'une seule vraie cathédrale à Paris, la cathédrale saint Alexandre Nevsky, rue Daru, qui avait été l'église de l'ambassade au temps de l'Empire. Le choix semblait aller de soi. Mais ce n'était pas si évident. La cathédrale de la rue Daru était placée sous la juridiction du métropolitain Euloge. L'autre cathédrale qui occupait un ancien garage situé rue Boileau, appartenait au diocèse d'Europe occidentale dirigé par le métropolitain Serafim qui, à son tour, dépendait de la juridiction du Synode de Karlovtsy, dirigé par le métropolitain Anastase.

Quand ils étaient à Paris, Leurs Majestés assistaient à des offices dans les deux cathédrales, mais leurs sympathies allaient du côté de la cathédrale du Synode de Karlovtsy, qui, à leur avis, défendait des vues qui convenaient à une Eglise russe en exil. De plus, Ils se sentaient tout particulièrement proches de l'ancien président du Synode, le métropolitain

Antoine ainsi que de l'actuel président, le métropolite Anastase. Pour toutes ces raisons, le Doyen de la cathédrale de l'Annonciation de la Sainte Mère de Dieu de la rue Boileau, l'archiprêtre Basil Timofeev, était toujours invité à célébrer des offices à Saint-Briac.

Suivant l'exemple de ses parents, Wladimir Kirillovitch assistait à des offices dans les deux cathédrales, évitant ainsi d'aggraver le conflit entre les deux églises. L'endroit où serait placé le cercueil de Kirill Vladimirovitch dépendait entièrement de la décision de ses enfants, Wladimir Kirillovitch et Maria Kirillovna, mais ces derniers se devaient néanmoins de respecter le désir de leurs oncles et tante. Boris Vladimirovitch et André Vladimirovitch souhaitaient qu'il ne fût pas tenu compte de la question de juridiction. Ils pensaient qu'en raison du rang élevé de leur frère, le service de requiem devait avoir lieu dans l'église la plus importante de Paris, c'est-à-dire dans la Cathédrale de la rue Daru. Elena Vladimirovna était d'un autre avis. Comme le métropolite Euloge avait été suspendu et interdit de célébration dans les églises sous la juridiction du Synode de Karlovtsy, il serait inadmissible de lui faire célébrer les funérailles de son frère. Elle déclara à Wladimir Kirillovitch et à Maria Kirillovna que, si le cercueil était déposé dans la cathédrale de la rue Daru et si l'office était célébré par le métropolite Euloge, ou l'un de ses prêtres, elle n'y assisterait pas et ne prendrait pas non plus la responsabilité des funérailles.

Wladimir Kirillovitch et Maria Kirillovna étaient confrontés à une situation des plus difficiles. Ils finirent par prendre la bonne décision en considérant que, premièrement, Sa Majesté s'était toujours senti plus proche de l'Eglise placée sous la juridiction du Synode de Karlovtsy et du métropolite Anastase ; de plus, leur devoir était d'obéir au souhait de leur tante, Elena Vladimirovna, qui s'était si bien occupée de leur père quand il était à l'hôpital et qui prenait à sa charge toutes les dépenses, y compris celles des funérailles.

Ainsi, le cercueil fut déposé dans la cathédrale de l'Annonciation de la Mère de Dieu rue Boileau et l'office funèbre fut célébré par le métropolite Serafim et l'archiprêtre Basil assistés de plusieurs autres prêtres. Cette décision déplut à beaucoup, y compris aux frères de Sa Majesté et à ceux des émigrés russes de Paris qui appartenaient à la paroisse de la cathédrale de la rue Daru.

Le service funèbre solennel fut célébré le 16 octobre 1938. Il dura trois heures. Tous les membres de la Famille impériale russe qui habitaient à Paris y assistèrent accompagnés de leurs femmes. La princesse Brassov, veuve du grand-duc Michel Alexandrovitch, était présente, ainsi que les ambassadeurs de Grande-Bretagne, de Roumanie, de Yougoslavie du Danemark, de Hollande et de Hongrie et un représentant du gouvernement français. La foule des assistants débordait jusque dans la rue.

Le cercueil était recouvert de couronnes et entouré de fleurs. Les décorations de Sa Majesté étaient placées sur des coussins posés devant le cercueil et le drapeau impérial était incliné au-dessus. La garde d'honneur était composée de membres de l'Armée et de la Marine impériales ainsi que du Parti Mladoross. Le cercueil devait être ensuite transporté à Cobourg, descendu dans le caveau des ducs de Cobourg et placé près de celui de Sa Majesté Victoria Feodorovna.

Après les funérailles, la grande-duchesse Maria Kirillovna était partie immédiatement pour Amorbach et Cobourg. Elle devait jouer le rôle d'hôtesse à la Villa Edimbourg et y recevoir les parents et les autres visiteurs qui étaient présents à l'enterrement.

En dépit de tous mes efforts, je ne pus éviter de rencontrer des gens au cours de ces journées. Beaucoup vinrent à moi pour me poser des questions, me demander conseil ou me faire part de projets. De nombreuses personnes essayaient manifestement de mettre à profit ce moment pour obtenir des postes de responsabilité dans le Mouvement. Je repoussai catégoriquement toutes les demandes de rendez-vous avec Wladimir Kirillovitch. Il était bien sûr prématuré de l'accabler de problèmes matériels alors que sa douleur était si vive, et avant même que les funérailles fussent célébrées. J'affirmai à tous ces solliciteurs que, suivant les traces de son père, Wladimir Kirillovitch ne deviendrait jamais le chef d'un seul parti politique. Il devait être le chef à un niveau national. Il s'appuierait sur de larges cercles de Russes issus de la Russie en exil et sa porte serait ouverte à tous les Russes. Mais on pouvait être sûr qu'il garderait une estime particulière pour les Russes qui avaient

soutenu pendant seize ans les entreprises monarchistes de son père et qu'il continuerait à s'appuyer sur leur soutien inébranlable.

Le lendemain matin à 9 heures, le 17 octobre 1938, après un bref office religieux, le cercueil fut placé dans un fourgon pour être transporté jusqu'à Cobourg. Wladimir Kirillovitch voulut accompagner le cercueil. Je partis avec lui dans sa voiture.

Bien que ce fût un jour de semaine, plusieurs centaines de Russes s'étaient rassemblés pour le départ du cercueil de Sa Majesté. Dans la rue Boileau, le voisinage de l'église était noir de monde. La circulation était arrêtée. Une unité spéciale d'agents de police fut appelée pour régler la circulation pendant le départ du cercueil. Ce grand rassemblement fit naître en moi une question : « Pourquoi tant de gens se sont-ils rassemblés hier et aujourd'hui et pourquoi ont-ils été si bouleversés par la mort de Sa Majesté, Kirill Vladimirovitch ? » Beaucoup d'entre eux étaient des monarchistes qui considéraient Kirill Vladimirovitch comme leur souverain. Leur peine était compréhensible. Mais beaucoup n'étaient pas monarchistes ; ainsi, que signifiait pour eux la mort du Chef de la Dynastie ? Peut-être qu'après le départ d'un autre Romanov, ils ressentaient plus profondément la solitude de l'exil ? Les Russes en exil considéraient la Dynastie, et plus spécialement le Chef de cette dynastie, comme un lien avec la vieille Russie et leur propre passé. La mort de Kirill Vladimirovitch affaiblissait ce lien. Il était le Tsar de la Russie en exil. Les Russes en exil se sentaient moins seuls tant qu'il était en vie. En prenant le titre impérial, Kirill Vladimirovitch avait renforcé ce lien avec le passé. Le fait que la majorité des Russes cachaient leurs sentiments et que seules des valeurs abstraites étaient en cause n'avait pas d'importance. Il était incontestablement vrai que la Dynastie était le lien vital avec ce passé chéri et très réel, même s'il devenait lointain tout comme leurs jeunes années.

Le fourgon quitta Paris rapidement, suivi par notre voiture. Wladimir Kirillovitch et moi-même étions silencieux, absorbés dans nos pensées. Nous atteignîmes la frontière allemande sans nous être rendu compte du temps qui s'était écoulé. Nous avons montré aux agents des douanes les papiers concernant l'entrée du cercueil. Ils nous laissèrent passer. Montrer des documents pour le corps sans vie de Sa Majesté était une démarche extrêmement pénible.

Nous avons passé la nuit dans la ville de Kaiserslautern car les conducteurs du fourgon avaient déclaré qu'ils étaient fatigués. Le fourgon fut rangé dans la cour de l'hôtel et nous sommes montés dans nos chambres. Laisser le cercueil seul dans la voiture pendant que nous dînions au restaurant et dormions dans notre chambre nous causait une énorme peine. C'était inévitable, mais assez perturbant.

J'étais toujours d'humeur dépressive. Je réfléchissais à ma situation vis-à-vis de Wladimir Kirillovitch. Parfois j'étais tenté de lui remettre ma démission afin de permettre au Mouvement légitimiste de se doter d'un nouveau visage pour entrer dans la nouvelle ère qui s'ouvrait avec le jeune Chef de la Dynastie. Je savais que plusieurs dirigeants non monarchistes de l'Emigration espéraient que je m'en irais après la mort de Sa Majesté, leur laissant ainsi le champ libre pour mettre leur empreinte sur le jeune Chef de la Dynastie et l'entraîner dans leur direction. Il y avait aussi les organisations monarchistes qui considéraient que Sa Majesté était trop libéral et qui étaient prêtes à entrer en scène à mon départ pour réorienter Wladimir Kirillovitch. Ainsi, beaucoup de gens souhaitaient mon départ, dont certains étaient prêts à prendre une part active à mon éviction. Je devais décider si je résisterais à ces pressions ou si je devais les devancer et partir. Il fallait aussi prendre en considération d'autres facteurs – mon départ serait interprété comme un désaveu de la politique suivie par Leurs Majestés. Ce serait aussi une trahison envers les membres de notre organisation qui soutenaient Sa Majesté depuis quinze ans.

Finalement, ma démission ne serait-elle pas un manque de loyauté envers le jeune Wladimir Kirillovitch, isolé et inexpérimenté ? Dans quelles mains le Destin allait-il le jeter ? Dans celles de parents qui ne le connaissaient pas bien ou qui ne se souciaient pas de lui, ou bien dans celles d'individus qui l'exploiteraient pour favoriser leurs intérêts égoïstes ?

J'arrivai finalement à la conclusion que j'avais envers Wladimir Kirillovitch une responsabilité à laquelle je ne pouvais pas me soustraire. Parmi les personnes auxquelles

Ses parents avaient confié le soin de travailler à leur cause, il ne restait plus que moi. Ses soeurs lui étaient très attachées, mais elles se consacraient à leur propre mariage et à leur famille et elles étaient éloignées de tout ce qui était russe, si bien qu'elles étaient incapables de le conseiller. Je n'avais pas non plus oublié ma conversation avec Sa Majesté Victoria Feodorovna en novembre 1935. Elle avait certainement des rapports avec la situation présente. A la fin de cette conversation (citée dans le chapitre précédent), Sa Majesté avait spécifié que nous devions nous préoccuper avant tout de l'avenir de Wladimir Kirillovitch et de la situation à laquelle il aurait à faire face au cas où ses parents disparaîtraient prématurément. Elle avait aussi exprimé l'espoir que Kirill Vladimirovitch et elle-même ne meurent pas en même temps ni dans un avenir proche, mais, si cela devait arriver, elle voulait que je reste avec son fils. Il était évident que Victoria Feodorovna considérait qu'il était logique que je continue à servir Wladimir Kirillovitch à leur mort.

Plus tard, alors que Sa Majesté Kirill Vladimirovitch était gravement malade, je lui avais suggéré de laisser un testament politique à son fils, afin que ce dernier dispose des conseils posthumes de ses parents au début de sa carrière politique. L'idée plut à Sa Majesté, mais comme il ne pouvait pas écrire, il m'avait demandé de mettre sur le papier les points fondamentaux de ses vues politiques et de les lui soumettre. C'est ce que je fis, mais Sa Majesté n'évoqua plus jamais avec moi la question du testament politique et je n'ai jamais su ce qu'étaient devenues les notes que je lui avais données. De toute façon, un tel document n'aurait jamais eu la même valeur pour Wladimir Kirillovitch que s'il avait été écrit de la main de son père. Wladimir Kirillovitch découvrit en ma présence le document non signé en triant les papiers du bureau de son père. Il portait quelques annotations au crayon rouge de la main de Sa Majesté, ce qui montrait qu'il en avait examiné le contenu. D'après elles, Sa Majesté conseillait à son fils de suivre la même ligne qu'auparavant et de tenir compte des avis de personnes de confiance.

Je ne pouvais pas non plus négliger le fait qu'après avoir servi pendant quinze ans, j'étais accepté par la Famille impériale non seulement comme employé loyal, mais aussi comme ami intime. Leurs Majestés m'avaient souvent demandé mon avis non seulement en ce qui concernait les questions politiques, mais aussi à propos de problèmes de famille. Ils partageaient avec moi leurs projets et discutaient avec moi de leurs difficultés. De plus, ma famille était proche de la Famille impériale ; ma femme était une amie de Maria et de Kira Kirillovna et mon fils aîné, Vladimir, avait été un compagnon de jeu de Wladimir Kirillovitch.

Toutes ces considérations m'amènèrent à la conclusion que je ne pouvais pas, de mon propre chef, quitter Wladimir Kirillovitch. Je ne pouvais le faire que sur sa demande.

Plusieurs jours après l'enterrement, alors que nous étions les hôtes de Maria Kirillovna, j'offris ma démission à Wladimir Kirillovitch, en lui expliquant que j'agissais ainsi pour le cas où il penserait que c'était nécessaire pour l'intérêt de notre cause. Wladimir Kirillovitch me regarda avec stupéfaction et s'exclama : « C'est hors de question ! » Maria Kirillovna et son mari furent du même avis, de même que, jusqu'à un certain point, la grande-duchesse Elena Vladimirovna.

A Paris, peu après la mort de Sa Majesté, je me trouvai dans la même voiture que Madame Komstadius, personne qui était au service d'Elena Vladimirovna. Cette dame n'était pas spécialement gentille et, de plus, elle était extrêmement hautaine. Elle me dit : « Vous savez, hier la grande-duchesse a parlé de vous et elle pense que vous devez rester au service de Wladimir Kirillovitch. » Madame Komstadius ajouta même quelques compliments discrets à mon égard.

Je suppose que si Kira Kirillovna avait été là, elle aurait été également d'accord pour que je continue à servir Wladimir Kirillovitch. Sans aucun doute, le grand-duc Boris Vladimirovitch, Dmitri Pavlovitch et Gabriel Constantinovitch auraient aussi été favorables à ma candidature si on les avait consultés. J'étais moins certain des sentiments du grand-duc André Vladimirovitch, mais il ne s'opposerait pas ouvertement à ce que je continue mon service, ce qui paraissait à l'évidence tout à fait logique.

Ma présence s'avéra plus tard être une aide pour les débuts politiques de Wladimir Kirillovitch. Il le reconnut et me fit toujours entièrement confiance.

La nouvelle de mon maintien auprès du jeune Chef de la Dynastie ne fut pas une surprise pour les membres de notre organisation et fut bien accueillie. Les individus qui, ces quinze dernières années, avaient toujours trouvé de bonnes raisons pour ne pas reconnaître comme chef Sa Majesté Kirill Vladimirovitch et qui cherchaient en vain un autre chef, furent, bien sûr, déçus. En vérité, ils espéraient rejoindre le Mouvement légitimiste en y obtenant des positions de responsabilité. Je savais qu'ils ne désarmeraient pas et que je devais m'attendre à d'autres attaques...

Je reprends le récit de notre voyage à Cobourg pour accompagner le cercueil de Sa Majesté. Nous avons quitté Kaiserslautern à l'aube. Il faisait beau et nous pouvions rouler à vive allure. Nous sommes arrivés à la Villa Edimbourg à 4 heures 30 de l'après-midi. Le fourgon continua sa route jusqu'au mausolée où le cercueil fut déposé. Maria Kirillovna et son mari, Elena Vladimirovna et sa fille, la princesse Olga, restèrent à la Villa. Wladimir Kirillovitch et moi-même y étions aussi logés.

Le grand-duc Dmitri Pavlovitch arriva de Paris et le général Biskoupsky de Berlin, tous les deux par le train du soir. On attendait aussi l'arrivée du Kronprinz et de sa femme pour lesquels des chambres avaient été réservées à l'hôtel.

La dernière cérémonie d'enterrement eut lieu le 19 octobre 1938. Y assistèrent les personnes de sang royal suivantes : le duc et la duchesse de Hohenloe-Langenburg avec leurs enfants, le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha avec leur fils, le Kronprinz et la princesse, le roi Ferdinand de Bulgarie, le duc Mecklembourg-Karlow, ainsi que le prince zu Leiningen. J'ai déjà mentionné Dmitri Pavlovitch. Le maire de Cobourg et beaucoup d'autres habitants de Cobourg étaient aussi présents.

L'office dans le caveau fut célébré par le Père Paul Adamantov. Biskoupsky et moi-même formions la garde d'honneur. D'anciens employés de la Villa Edimbourg assistaient aussi à l'office : le majordome Rose, le valet Fischer, la femme de chambre de Sa Majesté Victoria Feodorovna, Else, qui avait soigné Kirill Vladimirovitch avec tant de courage pendant les six derniers mois de sa maladie... Après l'office funèbre, le cercueil fut descendu dans la crypte et placé à côté de celui de Victoria Feodorovna, où ils resteraient pour l'éternité ; ainsi l'avait voulu leur destinée. Les cérémonies qui avaient duré une semaine étaient terminées. Maintenant Wladimir Kirillovitch devait aborder une période de sa nouvelle vie nouvelle complètement indépendante.

Après le déjeuner d'adieu à la Villa Edimbourg, la plupart des hôtes s'en allèrent. Seuls Dmitri Pavlovitch, Elena Vladimirovna et Biskoupsky décidèrent de rester jusqu'au lendemain matin.

La grande-duchesse voulait parler avec Wladimir Kirillovitch, Maria Kirillovna et moi-même de la situation financière de la famille après la mort de Kirill Vladimirovitch. Nous nous sommes réunis dans l'ancienne salle de classe. La princesse Olga et un notaire local responsable des affaires de la famille étaient aussi présents. Comme c'était moi qui étais le mieux informé sur le sujet, il me fallait présenter tous les renseignements en ma possession.

Dans le passé, les revenus de la famille avaient été fournis à Victoria Feodorovna par la reine Marie de Roumanie. Cet arrangement avait continué en faveur de Kirill Vladimirovitch après la mort de Victoria Feodorovna, et aussi après la mort de la reine Marie, car cette dernière avait pris des dispositions en ce sens dans son testament. Maintenant, avec la mort de Kirill Vladimirovitch, la situation avait à nouveau changé, puisque Victoria Feodorovna, Kirill Vladimirovitch et la reine Marie n'étaient plus là. Je suggérai de demander au roi Carol de continuer à apporter son soutien financier à Wladimir Kirillovitch jusqu'à la fin de ses études c'est-à-dire jusqu'au moment où il pourrait s'établir dans la vie. Ils furent tous d'accord avec cette suggestion, si bien que Wladimir Kirillovitch fut chargé d'écrire au roi à Bucarest.

Sa Majesté avait espéré pouvoir toucher l'argent déposé dans une banque de Mecklembourg par sa défunte mère, la grande-duchesse Maria Pavlovna. L'affaire était entre les mains de l'homme de loi russe, Niedermiller, qui l'avait menée à une heureuse conclusion. Après la mort de Sa Majesté, il fallait maintenant faire transférer les droits d'héritage à Wladimir Kirillovitch, ce qui entraînait un retard supplémentaire.

Si ces sources de revenus se matérialisaient, la sécurité financière de Wladimir Kirillovitch serait assurée et il pourrait conserver sa propriété de Saint-Briac. Il était entendu que Wladimir Kirillovitch céderait sa part de la Villa Edimbourg à ses soeurs qui, en retour, lui laisseraient leur part de Ker Argonid à Saint-Briac. La grande-duchesse Elena Vladimirovna pensait que la situation financière de Wladimir Kirillovitch était satisfaisante et qu'elle ne nécessitait pas de prendre des mesures d'urgence.

Le lendemain matin, la grande-duchesse et sa fille partirent pour Paris. En prenant congé, Elena Vladimirovna me dit qu'elle ne se ferait pas de souci pour Wladimir Kirillovitch aussi longtemps que je resterais auprès de lui.

Je passai la soirée à parler avec le général Biskoupsky. Nous nous étions très rarement rencontrés dans le passé récent. Sa situation s'était considérablement améliorée car il avait été choisi comme responsable des Russes en Allemagne. J'eus l'impression qu'il se sentait plus important et que son attitude vis-à-vis de moi était plus réservée. Il paraissait moins ouvert. Ce qui m'intéressait avant tout, c'était son opinion sur la position politique que devrait prendre Wladimir Kirillovitch. Le général considérait que cette question était très importante. Dans son style imagé si caractéristique, il dit : « Wladimir Kirillovitch est maintenant une page blanche parmi les cercles politiques. Son autorité et sa popularité grandiront dans la mesure où il remplira cette feuille avec succès. » Biskoupsky était fortement persuadé que les premiers pas du nouveau Chef de la Dynastie seraient particulièrement importants. Pour moi, il était clair que les actions de Wladimir Kirillovitch causeraient inévitablement des dissensions, les uns l'approuvant et les autres le désapprouvant. J'étais d'avis aussi qu'il devait d'abord publier un manifeste dans lequel il annoncerait qu'il assumait les devoirs de son père et indiquerait si oui ou non il allait utiliser le titre impérial, suivant en cela l'exemple de son père. J'avais discuté plusieurs fois de cette question avec Sa Majesté et savais qu'il inclinait à penser qu'il vaudrait mieux que Wladimir Kirillovitch ne prenne pas le titre dès le début. Si la situation devait changer, il serait toujours temps de le faire plus tard.

Parfois, Kirill Vladimirovitch avait eu l'impression que porter le titre impérial était un lourd fardeau pour lui. Il eût été encore plus lourd pour le jeune Wladimir Kirillovitch. Il avait la vie devant lui et il était impossible de prévoir comment il gagnerait sa vie et quelles relations il entreprendrait avec les personnalités royales et les Russes. Certains Russes avaient reconnu la validité du titre, d'autres pas. Les relations de Wladimir Kirillovitch avec les gens, en particulier les jeunes, seraient plus faciles s'il ne portait pas le titre.

Le fait que son père avait pris le titre avait réglé une fois pour toutes la question de la succession dynastique en démontrant que le titre lui revenait indubitablement. Aucun membre vivant de la Famille impériale ne disputerait sérieusement à Wladimir Kirillovitch son droit au trône de Russie. Il était généralement admis que ce droit était légalement irréfutable et en accord avec les lois fondamentales de succession au trône de Russie. La seule raison qui pouvait pousser Wladimir Kirillovitch à prendre le titre serait le désir de faire de la décision son père un précédent. La tradition serait alors en place pour que chacun des Chefs successifs de la Dynastie en exil puisse prendre le titre impérial, mais avec le lourd fardeau qui allait avec. Je pensais à l'époque que Wladimir Kirillovitch ne devait pas prendre le titre impérial. Une fois qu'on l'a pris, on ne peut revenir en arrière sans causer de tort à son autorité et au principe monarchique.

Les oncles de Wladimir Kirillovitch et tous les autres membres de la famille impériale ne souhaitaient pas que Wladimir Kirillovitch prenne le titre. Kasem-Beg essaya de convaincre Dmitri Pavlovitch de changer d'avis, et à un certain moment, celui-ci hésita, mais plus tard il réaffirma l'opposition de la Famille.

Le général Biskoupski était contre la prise du titre par Wladimir Kirillovitch, mais il ne s'y serait pas fortement opposé. La position ambiguë du général venait de ce qu'il avait une autre préoccupation : l'expansion du cercle des adeptes du légitimisme. Au cours des dernières années, une tendance était apparue dans les grands cercles de l'Emigration organisée qui adhérait au principe monarchique, celle de rejoindre le Mouvement légitimiste dont jusqu'alors ils s'étaient tenus à l'écart. Leurs dirigeants les avaient cependant découragés. Les dirigeants de ces cercles manifestaient une opposition active depuis de

nombreuses années si bien qu'il décourageaient toute adhésion parce qu'ils ne voulaient pas faire allégeance à Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. Avec la mort de Sa Majesté, le moment était favorable pour un rapprochement. En acceptant la réconciliation, ils chercheraient, bien sûr, à promouvoir certains changements à leur avantage ; il nous fallait donc nous préparer à ces négociations.

Biskoupski pensait que ce serait une erreur de s'opposer à cette tendance ; il pensait que le Chef de la Dynastie devait prendre ses responsabilités afin d'unir tous les Russes en exil. Il nous mit en garde contre la nomination de nouvelles recrues à des postes dirigeants et nous dit qu'il serait sage de continuer à s'appuyer exclusivement sur ceux qui avaient fait la preuve de leur dévouement au Mouvement tout au long des années. C'était plus facile à dire qu'à faire.

Biskoupski m'apprit qu'il avait eu une longue conversation avec le grand-duc Dmitri Pavlovitch à propos de la position des oncles au sujet de Wladimir Kirillovitch et de la ligne anti-allemande de la presse Mladoross. Je ne tins pas compte de cette remarque, car je ne comprenais pas ce qu'elle signifiait. Cependant, sachant combien ils se méfiaient l'un de l'autre, le fait que leur conversation avait duré deux heures me surprit. De nombreuses années plus tard, j'appris par hasard le sens de cette conversation. J'étais en visite chez le général Golievski à Paris, et je rencontrai là l'ancien diplomate russe, von Grünwald (Constantin Constantinovitch). En émigration, il était devenu journaliste et il était l'auteur d'ouvrages d'histoire. Il avait écrit plusieurs biographies très documentées d'hommes d'Etat du 19^e siècle. A la suite de cette rencontre, Grünwald me demanda de me revoir pour discuter d'une question concernant le Mouvement monarchiste légitimiste. J'allai le voir quelques jours plus tard. Il me parla du projet qu'avaient formé certains dirigeants allemands nazis d'utiliser le Chef de la Dynastie comme « Tsar de l'Ukraine » après la conquête de ce pays par les Allemands.

Avant la guerre, Grünwald vivait à Paris et c'était un ami du grand-duc Dmitri Pavlovitch. En novembre 1938, le grand-duc l'invita à venir le rencontrer. Le grand-duc lui demanda de prendre en notes ce qu'il allait lui dire et de mettre ces notes en lieu sûr. Le grand-duc lui raconta l'histoire suivante : lorsqu'il avait assisté aux funérailles de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch à Cobourg, il avait eu une longue conversation avec le Kronprinz. Celui-ci lui avait confié qu'il parlait au nom du gouvernement allemand. Ce gouvernement souhaitait savoir quel serait le point de vue des membres de la Dynastie impériale russe si le Chef de la Dynastie, le grand-duc Wladimir Kirillovitch, devenait « Tsar de l'Ukraine », à supposer que les Allemands occupent l'Ukraine à l'occasion d'une guerre contre les Soviets. Si les membres de la Dynastie impériale russe étaient disposés favorablement à ce sujet, les Allemands étaient prêts à trouver normal de renforcer les liens du sang entre les deux dynasties par le mariage de Wladimir Kirillovitch avec une princesse allemande, par exemple Cecilia, la fille de la princesse. Autrement dit, la Dynastie allemande hériterait par là même des droits au trône de Russie. Les Allemands pensaient qu'il serait avantageux pour Wladimir Kirillovitch de poursuivre ses études dans une école d'officiers allemande à Potsdam. Cela serait particulièrement commode car il pourrait alors habiter au palais du Kronprinz. Le Kronprinz conseilla à Dmitri Pavlovitch d'organiser une réunion de famille pour savoir ce que les autres membres de la Dynastie pensaient de cette proposition. Le Kronprinz souhaitait être mis au courant du résultat de la réunion. Telle fut la conclusion de la conversation entre Dmitri Pavlovitch et le Kronprinz.

A cette réunion n'avaient participé que les grands-ducs Boris Vladimirovitch et André Vladimirovitch ainsi que Dmitri Pavlovitch. Ils arrivèrent à la conclusion que le Chef de la Dynastie devait décliner ce genre de proposition. L'histoire de Grünwald s'arrêtait là. Il me faut ajouter que Grünwald respecta le souhait de Dmitri Pavlovitch en ne lisant ses notes sans jamais me les montrer. A vrai dire, Dmitri Pavlovitch avait demandé à Grünwald de garder les notes sans les donner à personne jusqu'à ce qu'il les lui réclame le moment venu.

Grünwald me révéla tout cela pour des raisons de « vérification historique ». Il voulait que je lui dise si ce renseignement pouvait être tenu pour vrai. Je soupçonnais Dmitri Pavlovitch d'avoir discuté de cette question non pas avec le Kronprinz, mais avec le général Biskoupski. C'était un fait connu que les Allemands se méfiaient du Kronprinz. Il était

inconcevable que ceux-ci lui eussent confié une telle mission ou, s'ils l'avaient fait, qu'il eût entrepris cette tâche.

Je reviens maintenant à ma conversation avec Biskoupski le soir de l'enterrement de Sa Majesté, le 19 octobre 1938. Il était important pour moi de savoir si Biskoupski pensait qu'on pouvait espérer que l'Allemagne national-socialiste était réellement l'ennemie du communisme. Les nazis oeuvreraient-ils en vue de sa liquidation en Russie et de la restauration d'un gouvernement national ou bien poursuivraient-ils étroitement les buts expansionnistes allemands ?

Quelque temps auparavant, nous avions cru que le national-socialisme était un ennemi idéologique du communisme et nous avions applaudi, par conséquent, à son arrivée au pouvoir. Cependant, à mesure que les années passaient, et que les nationaux-socialistes s'apprêtaient à prendre le pouvoir, ils commençaient à montrer qu'ils avaient des ambitions en Europe et même un désir de suprématie. Leur prétendue intention de combattre le communisme en Russie devint suspect. On se mit à craindre qu'une Allemagne victorieuse en Russie, tout en provoquant la chute du communisme, non seulement ne soit pas favorable aux intérêts de la Russie, mais, au contraire, conduise à un éclatement de l'empire.

Biskoupski déclara franchement qu'au début, il était convaincu que l'Allemagne national-socialiste serait l'ennemie idéologique du communisme, mais qu'ayant constaté l'expansion du chauvinisme, il concédait volontiers que, si l'Allemagne était victorieuse dans une guerre probable avec la Russie, elle exploiterait la victoire à l'avantage des intérêts nationaux allemands. Il ajouta que l'Allemagne continuerait à essayer de renverser le régime soviétique. Aucune autre nation dans le monde ne voudrait entrer dans une confrontation militaire avec la Russie soviétique, car elle n'aurait pas la force nécessaire. Comme nous ne pouvions pas changer le cours des événements, il était avantageux pour nous d'avoir le soutien de l'Allemagne. Alors, qui sait, peut-être la Russie guérirait-elle du communisme et redeviendrait la vraie Russie, avec une monarchie restaurée. Alors le gouvernement national pourrait reprendre les territoires perdus...

« Pour le moment, poursuit Biskoupski, comme je l'ai dit à Sa Majesté, il y a un an, le gouvernement allemand essaie de nouer des liens plus étroits avec les Soviétiques pour atteindre ses buts immédiats à l'ouest et pour la sécurité de ses frontières orientales. Nous devrions attendre de voir la tournure prise par les événements, attendre que l'Allemagne atteigne son premier objectif : récupérer les territoires perdus à la suite de la Guerre mondiale. Il est douteux que ce but puisse être atteint sans une guerre, et une guerre aura des conséquences totalement imprévisibles. »

Biskoupski avait aussi expliqué que, parmi les principaux dirigeants nazis, il y avait ceux qui avaient intérêt à voir le problème russe résolu et qui avaient leurs propres plans en réserve.

Notre conversation se prolongea bien au-delà de minuit. Nous nous séparâmes, mais pas pour trop longtemps.